

# BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

**REVUE CRITIQUE**

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

*destinée*

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,  
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,  
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,  
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAÎTRE LES BONS LIVRES  
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

---

TOME L

---

**JUILLET A DÉCEMBRE 1874**

**PARIS**

**AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE**

**RUE DE SÈVRES, 34.**

—  
1874





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



---

PARIS.-- IMP. DE VICTOR GOUFY, RUE GARANCIÈRE, 5.

---



voir, loin d'en chercher à plaisir ; mais il y a, nous le craignons, une tendance..., et comme M. Bousquet nous paraît, en définitive, un des auteurs qui ont le mieux réussi dans ce genre, comme, par conséquent, il sera sans doute tenté d'y persévérer, nous voudrions le prémunir contre cette tendance. Une chose certaine, c'est qu'il nous aurait tout à fait gâté sa touchante petite Blanda, s'il était parvenu à nous faire croire qu'elle avait au fond du cœur, pour refuser la main de Vindicus, une autre raison que l'amour du christianisme et l'amour de la virginité.

Le style aurait besoin aussi d'une attention un peu plus grande. M. Bousquet sait tout aussi bien que nous, qu'on ne peut pas dire : « La ville de Saint-Maurice s'appelait primitivement Tarnade... « on lui donna *celui* d'Agaune, et enfin *celui* qu'elle porte aujourd'hui (p. 269) ; » il sait parfaitement aussi que cette phrase : « Et *ayant* mis un genou en terre, *le confesseur* le bénit (p. 222), » devrait signifier, en bonne grammaire, que c'est le confesseur qui a mis un genou en terre, — ce qu'on n'a pas coutume de faire pour bénir, et ce qui a été fait, bien entendu, par Maurice, que le confesseur a béni. Pourquoi aussi tant d'affection pour cette tournure dont nous pourrions multiplier les exemples : « La fille devait réfléchir « que, *s'agissant* d'un acte qui décide du sort de toute la vie, elle « ne pouvait, etc. (p. 123) ? » Et pourquoi aussi désigner par ce titre : « Le parricide (p. 132), » un père qui a voulu tuer sa fille, Sator, qui a précipité Blanda dans l'Anio, par fureur d'avoir découvert sur elle un crucifix ?

DOMINIQUE MONTHULÉ.

26. **BONHEUR** de la vie, lettres à une jeune fille après sa première communion, par Mlle A. Durand DE LA GRANGÈRE ; — 3<sup>e</sup> édition, suivie des prières du matin et du soir et de l'ordinaire de la messe. — 1 volume in-18 de xxiv-192 pages (1874), chez A. Sauton ; — prix : 3 fr.

L'œuvre de Mlle de la Grangère remplit tout au plus le tiers de ce petit volume ; mais si le bouquet est menu, les fleurs en sont exquises. Dans ces dix lettres, bien courtes, bien rapides, d'une mère à sa fille, il y a vraiment le *bonheur de la vie*, parce qu'il y a toutes les vertus essentielles qui donnent à la vie un sens et une utile direction. L'enfant est au lendemain de sa première communion, époque bénie, « signet du ciel » marquant la limite qui sépare l'enfance de la jeunesse. Sa mère lui rappelle d'abord cette heure incomparable où les anges lui ont porté envie, ces douces larmes qu'elle a versées au pied

de l'autel, ces pénétrantes lumières dont le Verbe divin l'a éclairée, ces joies célestes dont il a inondé son cœur. Elle lui parle ensuite de la perfection que le monde espère, que Dieu attend de la jeune fille et de la femme. En quoi consiste-t-elle ? A se faire désirer en se cachant, comme la violette ; à se rendre patiente et gracieuse, comme le réséda qui prodigue, sans se lasser, aux papillons importuns le miel le plus parfumé ; à s'imprégner de douceur, comme Jésus, le grand modèle des âmes ; à cultiver l'esprit de famille si bien représenté par « cette fleur que chacun effeuille... en lui demandant : « M'aimes-tu ? charmante fleurette qui ne meurt jamais, puisqu'elle « s'endort le soir dans un baiser maternel, et à son doux réveil aime « encore... (pp. 32, 33) ; » à se donner discrètement dans une amitié sainte ; à se prodiguer dans une charité sans limites ; à pratiquer par devoir et avec amour la grande loi du travail ; à chercher, près du cœur de Jésus, c'est-à-dire dans la piété sincère et fervente, un préservatif contre la tentation, un stimulant pour le bien, une consolation dans les peines, une immortelle espérance pour l'avenir. Voilà la perfection, la vie, le bonheur. Pensées justes, délicates, charmantes ; style élégant et poétique. Guide fidèle et souriant, que nous recommandons volontiers à toutes les jeunes filles, parce qu'il est fidèle comme la sagesse et souriant comme la beauté !

**27. LE CATHOLICISME et la France**, par M. le comte Gazan DE LA PEYRIÈRE, avec la collaboration de feu M. le vicomte DE LA PEYRIÈRE. — SECONDE PARTIE : *France d'aujourd'hui* ; — nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. — Tome IV. — In-8° de 328 pages (sans millésime), chez Régis Ruffet et Cie, à Paris, à Lille et à Tournai ; — prix : 6 fr.

Ce volume complète le grand ouvrage de MM. Gazan de la Peyrière, dont nous avons parlé deux fois déjà (t. XLVII, p. 358 ; XLIX, 256). On ne voit pas pourquoi l'éditeur dissimule la date de l'impression d'un si bon livre ; prenons acte, pour nous, que cette date est 1874, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus récent.

Et cela importe, en effet : car il s'agit de la situation et des travaux *présents* de nos missionnaires catholiques dans les pays infidèles, matière immense, tableau grand comme le monde, mais dont les détails se modifient chaque année. — Plus qu'aucune autre nation chrétienne, la France, fille aînée de l'Eglise, a entendu la voix du Seigneur et fourni à l'apostolat une armée de héros, qui, loin de



diminuer avec l'attiédissement général, se recrute aujourd'hui plus abondamment peut-être qu'à aucune autre époque de notre histoire. La révolution avait porté ses coups là comme ailleurs, et ce n'est guère qu'en 1820, par la création de l'œuvre de la propagation de la foi, qu'une efflorescence nouvelle s'est produite. Mais qu'elle fut grande, et que de miracles elle enfanta ! Depuis ce moment, toutes les missions, dans les cinq parties du globe, ont été constamment en progrès. La croix est plantée au Texas, dans l'Oregon, en Californie, au Nouveau-Mexique ; les noirs de la Haute-Egypte, de la Guinée, du centre de l'Afrique, comme les Arabes de l'Algérie, reçoivent des prêtres catholiques ; des évêchés sont établis au Cap, à Georges-Town, à Natal ; au nord de l'Amérique, les colonies anglaises, qui n'avaient encore qu'un seul évêché, celui de Québec, en comptent actuellement treize ; Madagascar est abordée ; l'Océanie, la Nouvelle-Hollande, les îles du Pacifique, voient accourir à elles nos religieux, nos prêtres, nos sœurs ; la Syrie, l'Asie-Mineure, la Palestine, participent au même bienfait ; le Japon, la Chine, le Thibet, le Tong-King, la Cochinchine, ont des chrétientés nombreuses ; les États-Unis possèdent actuellement 43 archevêchés ou évêchés, sans parler de 650 établissements d'éducation et de charité et de 2,800 églises ; la Mandchourie compte 6,000 chrétiens, la Corée 17,000, etc. — Pour fournir à de tels travaux, nos congrégations et nos ordres religieux se multiplient et s'étendent. Compagnie de Jésus, Missions-Etrangères, Lazaristes, Saint-Esprit, Saint-Cœur de Marie, prêtres des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (Picpus), oblats de l'Immaculée Conception, Sulpiciens, Dominicains, Carmes déchaussés, société de Marie, Capucins, Fransiscains, société de Sainte-Croix du Mans, c'est une divine émulation pour agrandir le bercail du Sauveur et appeler les âmes à la vérité. — Les congrégations de femmes se mettent au niveau de ce dévouement si digne d'elles. Il faut des écoles, il faut des hôpitaux, il faut des mères à tant de malheureux orphelins arrachés à la mort que leur prépare la barbarie païenne : les sœurs ne manqueront pas ! A Madagascar, entre autres, les parents sont condamnés, dans certains cas, à détruire leurs propres enfants ; il y a des jours néfastes pour les naissances ; les pauvres petites créatures nées pendant ces jours doivent être exposées à la dent des calmans ou à la fureur de la mer. Une femme succombe-t-elle à la suite de ses couches, le nouveau-né est attaché sur le sein de sa mère et enterré tout vivant avec elle, parce qu'il est coupable d'avoir causé sa

mort (p. 69). Le missionnaire le rachète, la sœur le recueille et l'élève. — L'auteur donc nous conduit sur tous les champs de ces œuvres saintes, nous donnant les noms, les chiffres, l'histoire, décrivant au besoin les peuples et les pays, et même nous mettant au courant des langues par des extraits de lettres ou de prières. Nous l'avons dit, tout cela accuse de très-patientes recherches, et, si quelques dates sont moins exactes, quelques noms fautifs, nul n'osera en faire à M. de la Peysière un reproche sérieux.

L'un des chapitres qu'il est bon de signaler est celui qui concerne les services rendus par nos missions à la science, au commerce, à l'agriculture, à l'industrie. De ce côté encore, l'apologie du catholicisme se dégage éclatante, et elle est de nature à toucher les esprits positifs de notre temps. — Enfin, dans une conclusion assez développée, l'auteur établit que, seul, le catholicisme est en état de donner la solution de ce qu'on appelle, dans notre jargon de journalistes, les problèmes sociaux; que seul, en constituant la liberté, il peut sauver le principe d'autorité; que seul il arrêtera le développement du paupérisme, réglera le monde industriel, créera le vrai système pénitentiaire. Il a fait les nations modernes; elles ne sauraient vivre sans lui.

Terminons par deux observations. L'une regarde la disposition matérielle de l'ouvrage, privé de tables suffisantes. Un index analytique bien détaillé était indispensable à la fin du quatrième volume; il manque, et la table insignifiante qui le remplace n'indique pas même les pages où l'on aurait à recourir. — En second lieu, les citations sont rarement justifiées. Quand on invoque le mot de Royer-Collard : « Hors du catholicisme il n'y a plus que crimes et ruines; » celui de M. de Girardin : « Il n'y a de force, même politique, que dans le clergé catholique; » cet autre de Blanqui : « Il y a des questions d'économie politique qui resteront insolubles tant que l'Église n'y mettra pas la main; » des aveux aussi capitaux ont besoin d'une indication précise de l'ouvrage, de l'édition, de la page d'où ils sont tirés, sans quoi ils perdent leur valeur, le premier adversaire venu ayant parfaitement le droit de les récuser jusqu'à confrontation des textes.

V. POSTEL.

**28. LA COLONIE DE CITEAUX, sa fondation, son développement et ses progrès, son état actuel; suivi d'une notice sur le système pénitentiaire appliqué spécialement aux jeunes détenus et sur les établissements destinés à les rece-**

quer, à la suite de tant d'autres droits, et qui mérite respect. Il faut admettre que tout particulier a le droit de posséder la vérité morale autant qu'il lui est nécessaire; il a, parallèlement, le droit d'enseigner la vérité morale, quand il la possède sûrement, à qui elle est nécessaire. Or, dans cet ordre moral, il n'y a qu'une autorité infail-  
lible, et c'est celle-là précisément qu'on exclurait de l'éducation de la jeunesse! Est-il possible de pousser plus loin la haine du bon sens! Remarquons, en outre, ces deux points aussi évidents: Il est absurde qu'un gouvernement athée ait la prétention de diriger un enseignement moral; — Tout gouvernement a le droit de proscrire la prédication de l'athéisme, parce que l'athéisme sape par sa base tout ordre et toute loi, et ne laisse pas subsister même un motif à la vertu. — Nous eussions aimé que, en terminant, l'auteur eût tracé le tableau d'une éducation accomplie strictement sur le programme du citoyen Gambetta: cette démonstration sur le vif aurait plus de force peut-être que toutes les autres, et frapperait davantage le commun des lecteurs.

Ce livre est écrit d'un jet, avec conviction ardente et raisonnements fermes; un peu plus de recherche grammaticale dans l'expression ne lui nuirait pas. Pages 172 et suiv., les commentaires, entre parenthèses, sur le discours de M. Gambetta, manquent de netteté, fatiguent même, tels qu'ils sont disposés. Mais ce sont là de faibles taches, sur lesquelles on ne saurait insister, non plus que sur quelques barbarismes latins, à la page 109.

**40. LES QUATRE DERNIERS PAPES et Rome durant leur pontificat**, par S. Em. le cardinal WISEMAN; — *traduit de l'anglais*, par M. Richard VIOY. — 4 volume grand in-8° de VII-344 pages plus 4 portraits (1874), chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Poussiègue frères, à Paris (*Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*); — prix : 2 fr. 25.

Le jeune séminariste qui devait être un jour le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, arrivait à Rome avec un petit nombre de ses compagnons en 1818, peu d'années après la restauration du souverain-pontife Pie VII. Ils y venaient suivre les cours de théologie, et, sur la demande réitérée du pape, ressusciter le collège anglais, depuis longtemps désert. Cette maison remontait au xiv<sup>e</sup> siècle, époque où elle avait été fondée en faveur des pèlerins du jubilé. Elle n'a plus cessé, depuis sa rénovation, de fournir à l'Eglise universelle comme à l'Angleterre d'éminents docteurs, des apôtres, des

évêques, des prédicateurs distingués. Or, en composant son livre sur les quatre derniers papes prédécesseurs de Pie IX, Mgr Wiseman a plutôt recueilli pieusement ses souvenirs personnels qu'il n'a entendu écrire l'histoire de ces pontificats; comme, de fait, il ne l'a point écrite. Ce sont des notes assez développées, où l'ordre introduit pour les besoins de la publication n'est aucunement rigoureux, où l'on parle de tout, choses, personnes, institutions, au courant du discours et sans méthode préconçue. Est-ce par suite d'une traduction un peu servile et lourde, ou bien est-ce le caractère propre du génie anglais? nous ne saurions le dire : mais les longueurs paraîtront excessives, les récits manquant de mouvement et de netteté, le tout formant une mosaïque où l'on se retrouve avec quelque peine. Le pontificat de Grégoire XVI est néanmoins traité plus régulièrement. Du reste, il va sans dire que la variété même des notions, quelques anecdotes personnelles à l'auteur, des excursions dans le domaine des arts, l'explication de certains usages romains, offrent un intérêt propre que nous nous empressons de reconnaître. — Nous ne souscrivons point absolument aux éloges presque sans mesure accordés au code Napoléon par le vénérable cardinal (p. 35). — Quant au traducteur, à qui l'on doit ici et là quelques notes utiles, pourquoi s'est-il astreint à en traduire telles quelles, sans un mot de rectification, d'autres qui n'ont aujourd'hui aucun sens? Ainsi (p. 42), il est question de « l'année dernière, » et c'est le cardinal qui parle : de quelle *année dernière* s'agit-il? — « Il y a trois ans » (p. 52); » quand est-ce qu'il y a eu trois ans? L'auteur, par distraction sans nul doute, plaçant au mois de juin la révolution de 1830 (p. 204), pourquoi l'avoir suivi dans cette erreur? — L'édition est, au surplus, très-belle, et ornée de quatre portraits bien gravés.

Le voyage de Londres à Rome, par mer, ouvre les récits. Quelles traversées, grand Dieu, avant l'invention des bateaux à vapeur! Se représente-t-on quinze longs jours de navigation, non point entre Liverpool et Livourne, mais de Savone à Gênes seulement? Mais comme, d'autre part, nos voyageurs jouissent plus amplement de la ville sainte, après en avoir acheté la conquête par tant de fatigues! Nous apprenons là, tout de suite, quels travaux d'embellissement ont, depuis, entièrement modifié l'aspect de la porte du Peuple, de la villa Borghèse, du mont Pincio. C'est Pie VII, le captif de Fontainebleau, qui règne après tant d'épreuves : on nous peint l'enthousiasme et l'amour dont il est

l'objet dans Rome, l'incomparable douceur et l'aménité de son caractère, son zèle pour le développement des œuvres apostoliques, l'attention avec laquelle il suit et favorise le mouvement catholique en Angleterre et aux États-Unis. Ce pontife vénérable n'a jamais posé pour les grands effets, même entre les mains de ses persécuteurs. « Voilà pourquoi Pie VII n'est point un héros, et sa captivité n'est point un drame. L'un et l'autre sont plus que cela. Cette captivité est une sainte histoire, un épisode sacré des annales de l'Église et de la vertu humaine : on pourrait, en quelque sorte, la comparer à un tableau dont on varie les effets de lumière en le soustrayant aux rayons trop vifs du soleil de midi, pour le transporter dans l'atmosphère plus sereine et plus tranquille du soir (p. 22). » On nous rappelle en quelques pages son éducation, ses travaux, ses luttes comme pape : matières sur lesquelles nous eussions aimé plus de faits, plus de méthode, moins de dissertations. Plusieurs personnages se meuvent autour de la figure principale, dignes d'arrêter le lecteur : le secrétaire des lettres latines, Testa, les cardinaux Pacca et Consalvi ; des savants, tels qu'Ignace de Rossi, l'un des plus étonnants érudits qu'on ait vus, Cancellieri, Angelo Mai, etc. ; des artistes peintres et sculpteurs. Parmi les détails sur le pays, il faut noter ce qui regarde les brigands et leurs excursions jusqu'à Frascati, d'où ils enlevèrent une nuit tout le personnel du monastère des camaldules, et une autre fois les habitants de la villa Ruffinella, à peu de distance de la ville. Une police active et implacable parvint à détruire ce fléau, qui devait reparaitre un demi-siècle plus tard, avec l'invasion piémontaise. Pie VII commença également les fouilles qui ont amené tant de découvertes précieuses et donné lieu à la création de nouveaux musées ; on lui doit, entre autres, le dégagement de l'arc de Septime Sévère. — Ce pontife, nous l'avons dit, avait pour lui l'amour de ses sujets. « Pas un murmure ne se mêlait aux bénédictions qu'on lui souhaitait chaque jour, et qu'il rendait avec la tendresse d'un père. C'est peut-être la première fois dans l'histoire que le jugement de la postérité aura confirmé le verdict des contemporains (p. 104). » Pie VII fut l'ennemi du népotisme, vieille plaie de Rome et pendant trop longtemps.

Avec l'élection de Léon XII, en 1823, nous apprenons à fond ce qui regarde la tenue d'un conclave, et à quoi se réduit le droit de *veto* attribué aux trois grandes puissances catholiques. Le cardinal della Genga, qui fut Léon XII, cachait sous les dehors d'une santé

chétive une volonté énergique. Portant ses investigations dans les moindres détails du gouvernement, il était le fléau des abus, l'impitoyable apôtre des réformes, qu'il effectua sur tous les points. L'une des meilleures pages du cardinal Wiseman, dans ce livre, est celle où il met en face, dans la basilique de Saint-Pierre, le cardinal Consalvi et le nouveau pontife, dans la cérémonie même de l'intronisation : « Calme, digne, recueilli, débarrassé des soucis de la « vie publique, oublieux du monde où il a brillé, inconscient des « milliers de regards fixés sur lui, le vieux ministre, maintenant « diacre, s'avance d'un pas ferme et gracieux. Cet homme, que les « rois et les empereurs avaient honoré de leur amitié, à cause de qui « le fier et égoïste Georges d'Angleterre avait brisé les entraves « légales établies depuis trois cents ans, en osant lui écrire ; ce mi- « nistre, qui s'était mêlé à la foule encombrant les cours, toujours « calme et toujours admiré, maintenant dépouillé du pouvoir et de « sa haute dignité, revêtu de la dalmatique, est aussi tranquille au pied « de l'autel et s'acquitte de ses fonctions ecclésiastiques avec autant « d'aisance que s'il n'avait jamais rempli d'autre charge (p. 119). » — Léon XII eut la gloire d'entreprendre la reconstruction de l'admirable basilique de Saint-Paul-hors-des-murs, qu'un incendie avait détruite pendant l'agonie de Pie VII, et pour laquelle la plupart des souverains, même hérétiques, envoyèrent de riches offrandes. C'est aujourd'hui l'un des premiers monuments du monde. Malgré les frais énormes exigés par cette entreprise et par cent autres, ce pontife trouva moyen de réduire l'impôt foncier de 25 pour 100 dans tous ses Etats (p. 125). En même temps, par des améliorations dans les universités de Rome et de Bologne, il donnait une haute impulsion aux études, qui toujours furent l'objet de la préoccupation des papes, grands fauteurs de l'ignorance, au dire des radicaux ! Le respect dans les églises, violé souvent par le laisser-aller italien, et surtout par l'indiscrétion des étrangers, n'attira pas moins sa sollicitude, et il y apporta de sévères et bons règlements, aussi bien qu'à l'administration consciencieuse des fonds de la charité, si abondants au centre béni de la catholicité. Ce fut lui qui ouvrit en personne le jubilé de 1825, pendant lequel la confrérie de la Trinité logea et nourrit 39,000 personnes. Il n'y a que Rome pour des œuvres pareilles. A Léon XII encore appartient la première pensée de la création d'un cardinal anglais, réalisée par son successeur. On a cru qu'il avait réservé *in petto* l'historien Lingard (p. 169) ; d'autres assurent

que le personnage désigné à mots couverts était Lamennais, alors dans toute la splendeur de sa renommée. Et ici vient un souvenir que nous nous reprocherions de taire dans notre analyse. « Je me sou-  
« viens, dit le cardinal Wiseman, d'avoir entendu Lamennais nous  
« dépeindre un jour l'avenir de l'Eglise en termes pleins de chaleur.  
« Après s'être reporté aux prophéties de l'Écriture expliquées par  
« l'histoire, il arrivait à cette conclusion que l'accomplissement  
« définitif de leurs prédictions et l'apparition des signes annoncés  
« ne se bornaient point à l'époque de Constantin, et que l'Eglise  
« devait s'attendre à une phase plus glorieuse que toutes celles  
« qu'elle avait déjà traversées. A son avis, ce moment était proche  
« (p. 171). » Pauvre déserteur de la foi ! qui eût prédit alors ses  
avilissements ? Lui peut-être, et lui seul, lorsque, à ce moment-là  
même, il s'écriait, les dents serrées et en pressant convulsivement  
les mains sur son cœur : « Je sens ici un esprit maudit qui m'en-  
« traînera un jour à la perdition... (p. 172). » — Léon XII mourut en  
1829. On sait que des bruits d'empoisonnement circulèrent à cette  
époque, et ont encore en Italie un certain crédit. Le cardinal n'y  
fait point allusion ; mais son récit, simple, exact et vrai, met par lui-  
même à néant ces inventions de l'ennemi commun.

Le pontificat de Pie VIII ( Castiglioni ) dura moins de deux ans. Il  
avait 68 ans lorsqu'il fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre. C'était le  
premier canoniste de Rome, à qui Pie VII avait dit en souriant :  
« Votre Sainteté résoudra un jour telle question. » L'Écriture  
sainte ne lui était pas moins familière ; il connaissait les objections  
et les chicanes du rationalisme allemand, qui jamais n'effraya cette  
large et ferme intelligence. Il aimait la France et ses rois très-chré-  
tiens. « Volontiers il eût introduit dans le sacré-collège le vénéra-  
« ble évêque d'Hermopolis, Mgr Frayssinous, si l'extrême modestie  
« de ce prélat ne lui avait fait opposer un refus inexorable aux ins-  
« tances du pape (p. 193). »

Son successeur fut le cardinal Mauro Cappellari, Grégoire XVI.  
Il appartenait à l'ordre des camaldules, où il était renommé pour  
son savoir, sa piété, sa fermeté. Il fut intronisé, en même temps  
que sacré évêque ( il était alors simple prêtre ), le 2 février 1831. Ce  
devait être un pontificat de quinze ans, traversé par les soulève-  
ments de la franc-maçonnerie, mais illustre par la prudente sagesse  
d'un esprit formé aux grandes vues, et ayant mieux appris à con-  
naître les hommes dans sa solitude de Saint-Grégoire, que d'autres au

milieu des affaires et des négociations. Les travaux publics furent poussés avec une activité encore plus grande. — Qu'il nous soit permis de redire, à cette occasion, une anecdote caractéristique de la liberté et de la finesse romaines. Le cardinal ne l'a pas relatée, et pourtant elle en méritait l'honneur. — Grégoire XVI avait entrepris, sur les bords du Tibre, rue de Ripetta, un immense édifice destiné à abriter des ménages pauvres et à former une de ces cités ouvrières dont on n'eut l'idée à Paris que 25 ans après. Quelque artiste, apparemment, ne trouva pas le plan architectural à son goût : il écrivit sur les murs, déjà assez élevés, en mettant le discours dans la bouche du fleuve, ce texte du psalmiste : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*. On n'en continua pas moins d'édifier, bien entendu. Au bout de quelques jours, à la même place, en grosses lettres, la continuation du verset biblique : *Prolongaverunt iniquitatem suam...* C'était assez spirituel pour faire rire ce bon peuple, heureux sous le sceptre de ses pontifes. — Le Vatican s'enrichit de collections précieuses de monuments assyriens et étrusques, deux antiques civilisations dont les traces vivantes venaient d'être découvertes ; la bibliothèque du même palais s'accrut de dix nouvelles salles. — Un chapitre de cette biographie, le quatrième, est consacré aux personnages remarquables du pontificat, tels que le fondateur de l'école de peinture et de dessin de Dusseldorf, Overbeck, et surtout l'illustre cardinal Mezzofanti, qui parlait couramment 50 langues. « J'ai entendu  
« bien des personnes appartenant à presque toutes les nations  
« de l'Europe et de l'Asie, sans oublier la Californie, attester que  
« sa manière de prononcer et de parler leurs différents langages  
« était si irréprochable et si pure, qu'elles étaient tentées de le  
« prendre pour un de leurs compatriotes (p. 265). » Non moins merveilleux, dans un autre genre, fut le cardinal Maï, que déjà nous avons nommé, à qui la science, la littérature et l'histoire doivent la découverte des plus intéressants palimpsestes. — L'ouvrage du cardinal Wiseman se ferme sur ces deux vers de Stace :

*Hactenus annorum, comites, elementa meorum  
Et meminì et meminisse juvat : scit cœtera Mater.*

Cette mère qui sait le reste, c'est la mère commune des chrétiens, c'est notre chère, notre vénérée Rome, que la Providence sauvera encore une fois et toujours.



Un appendice renferme le texte du concordat de 1801, des extraits du cardinal Pacca sur la captivité de Pie VII, la bulle d'excommunication publiée et affichée à Rome le 10 juin 1809, après l'enlèvement du souverain-pontife.

**41. LE GRAND SECRET du salut, ou l'Art de bien prier**, par M. l'abbé P. BREVET, curé de Tlemcen, chanoine honoraire d'Oran. — 1 volume in-12 de 444 pages (1869), chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

Si ce volume eût été publié en 1871, nous sommes persuadés qu'il renfermerait quelques pages de plus. M. l'abbé Brevet semble nous promettre un traité complet de la prière, et il omet, dans l'énumération qu'il fait de ceux qui ont droit à notre souvenir quand nous prions, de nommer la patrie : elle paraissait si prospère et si glorieuse en 1869, si loin de l'humiliation où nous la voyons, si heureuse et si forte, qu'on songeait moins à prier pour elle ! Maintenant les temps sont bien changés, et certainement si M. l'abbé Brevet retouche son livre, cet oubli sera réparé.

L'auteur a vu surtout en nous des citoyens de la patrie céleste, des chrétiens appelés aux destinées éternelles. Comment y parviendrons-nous ? par la prière. Voilà un des grands moyens de salut offert à tous : il faut donc que tous sachent l'employer. C'est à nous donner les éléments de cette science que s'applique l'auteur. A-t-il réussi ? nous le croyons. Nous ne prétendons pas, qu'après lui, il n'y ait plus rien à dire sur ce vaste sujet, ni que son traité soit sans défaut ; mais lorsqu'il nous entretient de la nature de la prière, de sa nécessité, de sa facilité, de sa difficulté, des qualités qu'elle doit avoir pour être exaucée, il en parle *ex professo*, avec une si grande clarté et tant de justesse qu'il se fait comprendre de tous et montre aux plus ignorants que rien n'est facile et profitable comme la mise en pratique de ce moyen de sanctification. Son ouvrage est rempli de comparaisons simples, bien amenées, tirées de la nature ou des choses que nous avons constamment sous les yeux. En traitant les points qui semblent demander plus spécialement la rigueur d'une exposition didactique, il fait à propos des citations nombreuses des pères ou rapporte les paroles édifiantes des saints, qui, en jetant de la variété dans le sujet, touchent le cœur et reposent l'esprit. Ces chapitres, dont nous donnons les titres plus haut, sont ceux qui nous ont surtout satisfaits.

Nous ne nous expliquons pas pourquoi M. l'abbé Brevet, après

avoir parlé de la nature et de la nécessité de la prière, ne nous en indique pas immédiatement les qualités, et renvoie cette partie à la fin de son ouvrage. Montrer d'abord ce qui est nécessaire à notre prière pour être exaucée, nous dire ensuite qui nous devons prier, pour qui nous devons prier, et ce que nous devons demander quand nous prions, nous semble l'ordre le plus logique.

L'auteur développe, sur le culte de la sainte Vierge et des saints, la doctrine catholique, répond aux objections des protestants, et prouve, par des arguments nombreux soutenus d'exemples, le besoin que nous avons d'intercessions et combien est raisonnée la conduite des fidèles. Mais ces explications sont un peu longues. Tout ce qu'il écrit sur la sainte Vierge est parfaitement dit et très-édifiant, mais, en parcourant ces pages, on oublierait qu'il s'agit de la prière si, à la fin de chaque chapitre, une phrase ne le rappelait au lecteur. Il suffisait, croyons-nous, de nous exposer brièvement les droits particuliers qu'a la sainte Vierge à nos hommages, ce qui pouvait se faire dans moins de *cent pages*. On dirait un petit traité sur le culte dû à Marie, intercalé dans l'ouvrage pour en augmenter le volume.

En lisant ces chapitres et ceux qui nous parlent des anges et des saints, nous éprouvions le plaisir que l'on ressent en reconnaissant des figures amies, car nous y remarquions beaucoup d'idées que nous avons vues exprimées ailleurs. L'auteur a lu Massillon qu'il cite, Bourdaloue, la *Femme comme il la faut*, du malheureux P. Marchal, *Tout pour Jésus*, du P. Faber, et, contrairement à beaucoup d'esprits superficiels, il a profité de ses lectures. Ainsi, entre son chapitre, *Il est nécessaire de rendre grâces à Dieu de tous les biens qu'il nous accorde* (p. 82), et le chapitre de l'*Action de grâces* dans *Tout pour Jésus*, on trouvera une remarquable conformité de pensées. Nous louons M. l'abbé Brevet de s'être rencontré, ici et ailleurs, en parfaite union d'idées avec un auteur ascétique de premier ordre.

Une dernière remarque. A la fin de la table on lit : *Errata* : page 421. C'est une page difficile à trouver dans un volume qui n'en renferme que 413. Dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux, les pages 29, 30, 43 et 44 sont absentes. Elles sont remplacées par les pages 31, 32, 41, 42 répétées.

Nulle part, dans l'ouvrage, il n'est question de la prière du pécheur. C'est un oubli grave. Qui, plus que le pécheur, a be-

de France sous la conduite du P. Rauzan, le décida à tourner ses vues du côté du sacerdoce. Il a raconté plusieurs fois comment il s'était senti envahi par un tendre appel de la sainte Vierge, qui lui promettait intérieurement d'être tout pour lui, de l'aider et de le conduire comme une mère, pourvu qu'il fût fidèle à se confier en son secours. Après quelque temps passé au grand séminaire d'Aix, il vint à Paris, au séminaire Saint-Sulpice, où son talent se révéla dans la direction de l'un des grands catéchismes de cette paroisse, confiés, comme l'on sait, aux séminaristes les plus distingués par leur aptitude pour la parole. En 1824 il fut ordonné prêtre, et en 1826 il entra dans la compagnie fondée par M. Olier. On l'envoya professer la théologie à Lyon; c'est là qu'il écrivit ses premiers ouvrages, parmi des occupations multipliées qui semblaient ne pas lui laisser un moment libre. Chercheur infatigable, il ne se contentait pas des documents de seconde main : toujours il recourait aux sources, eût-il dû pour cela traverser la moitié de la France, comme

e fit en réalité dans plus d'une occasion. Sa vie était celle du plus laborieux bénédictin, et avec ce mérite particulier qu'il n'avait point de secrétaire, point d'aide, qu'il lui fallait tout faire à lui seul. A quatre heures du matin, chaque jour, il était levé; jamais il ne lisait aucun journal, craignant de perdre à cette lecture non-seulement un temps considérable, mais la gravité de ses pensées, le calme de ses études. En 1832, nous le rencontrons au chevet des cholériques. L'année suivante, il venait professer à Saint-Sulpice de Paris, et, chargé par le supérieur général, M. Garnier, de faire réimprimer, avec quelques additions, la *Vie de M. Olier* par Nagot, il commença le vaste travail d'une histoire autrement développée, ornée de tous les documents et de toutes les pièces que ses patientes et sagaces investigations lui firent découvrir pendant cinq années d'un labeur presque incessant. D'une piété angélique, il était bien l'homme élu pour écrire la vie d'un saint. — Nommé, en 1864, procureur général de la compagnie près le saint-siège, il se rendit à Rome, où il passa les dernières années de sa vie. — Nous extrayons ces renseignements de la notice placée en tête du premier volume, et qui n'est, nous dit le biographe, que l'abrégé d'un travail plus approfondi, destiné à paraître avant peu, et à nous montrer M. Fallon dans la dignité de sa vie sacerdotale, dans son amour de l'Eglise et des âmes, dans les vertus dont il fut l'exemple, et dans son ardeur chrétienne pour l'étude.

## OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 10 juillet dernier, approuvé par Sa Sainteté le 11 du même mois, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

*Drei Gewissensfragen über die Maigesetze.* — En latin : *Tria Quæsitæ conscientiæ relate ad leges maii*; — Maguntia, 1873. *Donec corrigatur.* — (Trois Cas de conscience relativement aux lois de mai; — Mayence, 1873). *Jusqu'à correction.*

*Ehrerbietige Vorstellung und Bitte an den hochwürdigsten Episcopat in Preussen: ein Wort zur Verstændigung von Vincentius SINCERUS.* — En latin : *Reverens expositio et supplicatio Rmo Episcopatu Borussico. Verbum pro conciliatione, a Vincentio SINCERO*; — Monachi, 1874. — (*Respectueuse exposition et supplication à l'épiscopat prussien : parole de conciliation, par Vincent SINCÈRE*; — Munich, 1874).

*Le Vatican et les Arméniens*; — Rome, imprimerie de C. Bartoli, 1873.

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Union générale, dans le clergé séculier, du sacerdoce et du mariage* (l'abbé Caillet), Meulan, 1873, condamné par décret du 5 février 1874 (Voir p. 310 de notre t. XLIX), s'est soumis d'une manière louable et a réprouvé son œuvre.

---

## ACADÉMIE FRANÇAISE

### SÉANCE ANNUELLE DU 13 AOÛT 1874

La séance annuelle de l'académie française a eu lieu le 13 août, sous la présidence de M. Cuvillier-Fleury, assisté de M. Patin, secrétaire perpétuel, et de M. de Loménie, chancelier. — Nous donnons ici, selon notre habitude, la liste des prix décernés aux ouvrages mis au concours, et à ceux jugés par l'académie les *plus utiles aux mœurs*.

#### PRIX D'ÉLOQUENCE.

L'académie avait proposé pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1874 l'*Eloge de Bourdaloue*. Ce prix a été décerné au discours

**80. NOUVEAUX CLASSIQUES latins, tirés des Mélanges littéraires de l'abbé GORINI, par MM. MARTIN et MONIER. — Quatrième et rhétorique. — 2 volumes in-42 de 256 et 318 pages, chez Chaillot, à Avignon, et chez Gibaut, à Bagé-le-Châtel (Ain); — prix : 4 fr. 25 c. le volume.**

Nous avons parlé déjà de cette intéressante et riche collection, destinée à introduire en proportion meilleure les monuments de la littérature chrétienne dans l'éducation de la jeunesse (Voir notre t. XLVI, p. 107). Les deux nouveaux volumes qui viennent de paraître sont en tout dignes de leurs aînés. Les biographies de chaque auteur auquel on emprunte un ou plusieurs morceaux disent ce qu'il faut dire, et le disent clairement. Cette connaissance de la vie et de la personne de l'écrivain que l'on traduit est généralement négligée dans les classes, et l'on conviendra que c'est bien à tort. Outre la nécessité de savoir au moins à l'école de qui l'on se met et avec qui l'on traite, que de notions historiques, chronologiques, géographiques, philosophiques même, s'accumuleraient à cette occasion dans la tête d'un enfant, et sans beaucoup de travail! — En revanche, les notes explicatives, grammaticales, étymologiques, manquent ici à peu près absolument; et elles seraient si désirables! A la fin du volume de la rhétorique, toutefois, il y en a quelques-unes. Le modèle sur ce point, et il n'a pas été surpassé que nous sachions, est l'édition classique d'Ovide donnée par M. l'abbé Foulon, professeur de rhétorique au petit séminaire de Paris, aujourd'hui évêque de Nancy. Tous les auteurs anciens devraient être calqués sur cet excellent exemple. — Du reste, MM. Martin et Monier sentent l'inconvénient de ne fournir que des extraits sans suite, sans connexion l'un avec l'autre, et ils y parent habilement par des sommaires et quelques lignes de liaison, lorsque la bonne lecture des morceaux l'exige. Peut-on dire que l'on connaît un auteur dont on a simplement étudié quelques pages détachées? C'est l'harmonie du tout qu'il faut posséder. — On doit s'attendre à n'avoir pas toujours la pure latinité quand il s'agit des écrivains de la décadence : le fond rachète la forme, qui d'ailleurs est aussi fort belle quelquefois.

Le volume de quatrième renferme cent quarante et un morceaux, rés de Lactance, d'Orose, de saint Ambroise, de saint Cyprien, d'Alcuin, de saint Zénon, de saint Hilaire d'Arles, de saint Valérien, de Fauste de Riez, du vénérable Bède, de Salvien, de saint Maxime de Turin, de saint Pierre Damien, de saint Anselme de Cantorbéry, du pape Urbain II, de saint Paulin de Nôle, de Prudence, d'Hilde-

bert, de Florus, et de quelques autres. Prose et vers, on le voit : c'est une mine et qui amène forcément le professeur aux explications les plus intéressantes. Telle, par exemple, cette préoccupation de la fin prochaine du monde dans un homme de la valeur de Théodulphe (et non *Théodulfe*) ; telles les instructions de saint Ambroise sur les œuvres de la création : l'épi de blé, le nid de l'hirondelle, les abeilles, l'agneau, le coq, la chauve-souris, etc. ; tel le discours d'Urbain II prêchant la croisade à Clermont, tel le pèlerinage de saint Félix chanté par saint Paulin de Nôle. — Les auteurs du recueil nous permettront-ils de nous étonner qu'ils écrivent *Saint-Paulin*, *Saint-Maxime*, *Saint-Anselme*, *Saint-Cyprien*, avec des traits d'union, comme s'il s'agissait de noms de lieux ? Nul n'ignore que cette distinction est obligatoire dans notre orthographe, et qu'entre *saint Denys*, par exemple, et *Saint-Denys* il y a la différence d'un homme à une ville.

Les sujets et les auteurs choisis pour la rhétorique ont un caractère plus particulier d'éloquence et de gravité : c'était dans l'ordre. Tertullien avec son style nerveux et serré, saint Cyprien avec sa véhémence ardeur, saint Hilaire de Poitiers brûlant d'indignation contre l'hérésie, saint Jérôme pleurant sur les ruines amoncelées par les barbares, saint Augustin redisant les malheurs de l'Empire, saint Léon le Grand exhortant les fidèles de Rome dans ses immortelles homélies, Salvien s'indignant de voir les châtiments de Dieu impuissants à arrêter la corruption des mœurs romaines, Jornandès traçant le portrait d'Attila, saint Grégoire le Grand dénonçant à la chrétienté l'ambition sacrilège des patriarches de Constantinople, qui bientôt allait déchirer l'Eglise : quels hommes et quels tableaux ! quoi de plus propre à élever l'âme de l'étudiant ? Les harangues de Tite-Live, de Cicéron même, peuvent être plus fleuries : elles ne valent pas cela.

Ces recueils figureront dans une bibliothèque aussi bien que sur la table de l'écolier, et seront souvent, avec les secours qui les accompagnent, plus utiles au commun des lecteurs que les éditions complètes des pères et des écrivains ecclésiastiques.

81. ERASME. *Etude sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Gaston FEUÛÈRE, professeur au lycée Charlemagne, docteur ès lettres de la faculté de Paris. — 1 volume in-8° de xvi-460 pages (1874), chez Hachette et Cie ; — prix : 6 fr.

Etude consciencieuse, irréprochable dans l'ensemble et généra-

- ensemble de 1270 pages, chez Tolra; — prix : 9 fr.
- Notre-Dame du Pontmain**, par M. l'abbé **CHRESTIA**, missionnaire du diocèse de Pamiers. — 1 vol. in-12 de 384 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix : 3 fr.
- Nous avons déjà examiné un volume de M. l'abbé Postal qui porte exactement le même titre (Voir notre t. XLVII, p. 91), et un autre de Mme J.-M. de Gaulle, intitulé : *Apparition du Pontmain*. (Voir notre t. XLVIII, p. 185).
- OEuvres complètes de saint Alphonse DE LIGUORI**, docteur de l'Eglise, traduites de l'italien et mises en ordre par les PP. Léop. **DUJARDIN** et Jules **JACQUES**, de la congrégation du très-saint Rédempteur. — *OEuvres dogmatiques*, traduites par le P. Jules Jacques; — tome VIII; — *Conduite admirable de la divine Providence dans l'œuvre du salut de l'homme opérée par Jésus-Christ*. — *Dissertations dogmatiques et morales sur les fins dernières*. — *De l'Espérance chrétienne*. — 1 vol. in-12 de XL-566 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme veuve Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 3 fr.
- OEuvres oratoires de Mgr FREPPEL**, évêque d'Angers. — *Discours, panégyriques*; — tome III. — In-8° de 426 pages, chez Jouby et Roger; — prix : 5 fr.
- Papauté (la) et la réforme**, par M. Benoît **QUINER**. — Grand in-8° de 72 pages, chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 1 fr.
- Part (la) à Dieu, histoire contemporaine**, par M. l'abbé **LABORGNE**, curé de Trézières. — 1 vol. in-12 de 284 pages, chez Barbou frères, à Limoges; — prix : 3 fr.
- Relation historique de la révolte des fanatiques ou des camisards**, par M. Charles-Joseph **DE LA BAUME**, conseiller au présidial de Nîmes; — ouvrage édité et annoté d'après les principales relations contemporaines, par M. l'abbé **GOIFFON**, archiviste du diocèse de Nîmes; — 2<sup>e</sup> édition. — 1 vol. in-12 de vi-388 pages, chez Louis Bedot, à Nîmes; — prix : 3 fr.
- Souvenirs des ambulances pendant la guerre de 1870-1871**, par M. A.-S. **DE DONCOURT**. — 1 vol. in-8° de 230 pages, grav., chez Lefort, à Lille et à Paris; — prix : 1 fr. 50.
- Voir, sur la 1<sup>re</sup> édition, notre tome XLVII, p. 290.
- Souvenirs d'hier et d'autrefois**, par Mlle Thérèse-Alphonse **KARR**. — 1 vol. in-12 de 264 pages, chez Th. Olmer; — prix : 2 fr. 25.
- Tour (le) du département du Rhône**, par M. A. **LAURENT**. — 1 vol. in-12 de 120 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 60 c.
- Récits historiques et légendaires de la France
- Traité de l'amour de Dieu**, par saint **FRANÇOIS DE SALES**, évêque et prince de Genève, instituteur de l'ordre de la visitation Sainte-Marie, revu sous le rapport du style, par UN **ECCLESIASTIQUE**; — nouvelle édition. — 1 vol. in-12 de XVIII 634 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 2 fr.
- Vie (la) d'un patricien de Venise au xvi<sup>e</sup> siècle. Les doges. — La charte ducale. — Les femmes à Venise. — L'université de Padoue. — Les préliminaires de Lépante, etc., etc., d'après les papiers d'Etat des archives de Venise**, par M. Charles **YRIARTE**. — 1 vol. in-8° de 448 pages, chez E. Plon et Cie; — prix : 8 fr.
- Vie des savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, avec l'appréciation de leurs travaux**, par M. Louis **FIGUIER**. — *Savants du XVIII<sup>e</sup> siècle*; — 2<sup>e</sup> édition, accompagnée de 38 portraits ou gravures dessinés d'après des dessins authentiques. — 1 vol. grand in-8° de 502 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 10 fr.
- Vie (de la) et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux**, par M. l'abbé Charles **GAY**, chanoine théologal et vicaire général de Poitiers, supérieur de plusieurs communautés religieuses. — 2 vol. in-8° de XVIII-572 et 640 pages, chez Henri Ondin, à Poitiers et à Paris; — prix : 12 fr.
- Vie (la) et les œuvres de M. Jean-Marie-Robert de La Mennais, prêtre, fondateur de l'institut des frères de l'instruction chrétienne, etc., — 1780-1860, — d'après sa correspondance et autres documents en majeure partie inédits**, par M. S. **ROPARTZ**. — 1 vol. in-8° de XII-492 pages, chez Lecoffre fils et Cie; — prix : 7 fr. 50.

*Le Propriétaire-Gérant :*

J. DUPLESSY.

## M. GUIZOT.

Bien que nous ayons consacré déjà à M. Guizot une étude que nous rappelions il y a deux mois (p. 251) en annonçant sa mort, nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur offrir les pages suivantes, dues à la plume magistrale de Louis Veuillot.

M. Guizot est mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans, dans son abbaye du Val-Richer, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants. Un pasteur, membre d'une confession protestante quelconque, se trouvait là, personnage muet. La fin de cet homme célèbre a été tranquille comme sa vie, agitée en apparence, au fond très-calme. Plusieurs catholiques, considérant, d'une part, la grandeur de son esprit et de sa carrière, de l'autre, l'incohérence et l'obscurité de ses idées religieuses, lui supposaient des doutes. Il n'en laissa point voir, et probablement n'en éprouva jamais.

Ni en religion ni en politique, M. Guizot n'eut ce que l'on peut appeler une idée. Il eut des formes qu'il trouva bon de qualifier principes, et qu'il n'examinait pas, afin de pouvoir y dormir. Il a beaucoup dormi, en parlant beaucoup de travailler. Ces prétendus principes du prétendu chef des doctrinaires n'étaient que des instincts devenus des habitudes, des attitudes et des indifférences. En réalité, il n'exista ni doctrinaires ni doctrine, mots vagues, trop grands pour les hommes et les choses qu'ils recouvraient. Avec une idée on a une doctrine et on fait une création ; avec des idées on pose, on cause et on dort. Sur leurs formes rigides et vides, les doctrinaires posèrent, causèrent, dormirent. Au commencement, M. Guizot se trouva plein de lueurs : aucune ne put devenir la lumière, toutes se résolurent dans la contradiction, c'est-à-dire s'éteignirent dans la nuit. Il sentait toujours la contradiction et ne l'avouait jamais. De là, sa raideur et sa stérilité. On l'accusa d'orgueil. Qui sait ? Dieu seul voit le véritable fond. L'orgueil a diverses mesures. Il paraît une passion bien forte pour les trois quarts des hommes qui en sont accusés ; souvent il n'est qu'une dissimulation



craintive de leur faiblesse, une peur des engagements où les attirerait la vérité.

Personnellement, M. Guizot avait les qualités les plus attrayantes. J'ai eu l'honneur et l'agrément de le voir de près dans ma jeunesse, à la plus belle époque de sa vie, président du conseil et ministre des affaires étrangères. Il était toujours digne, patient, obligeant et de bonne humeur, très-supérieur à tout ce que l'on rencontrait autour de lui. Son cadre intime rehaussait des traits d'âme que le public n'apercevait pas ; plein de respect pour sa vieille et très-vénéralable mère, plein de tendresse sérieuse et grave pour ses enfants, plein de bonté et d'aménité pour tout le monde. Cet homme, si simple dans une fortune si haute, à mes yeux alors si justifiée, me semblait vraiment grand. Je ne me lassais pas d'admirer sa belle physionomie, son air libre, la clarté de sa parole, la promptitude de ses décisions. J'étais chargé de lui porter le mouvement des journaux du matin et de rapporter ses réponses pour le cabinet de l'intérieur. Elles m'éblouissaient. J'étais jeune, il est vrai, mais cependant pas tout à fait sot. Sur quelques nouvelles de l'étranger ou sur quelques faits des missions religieuses, dont je ne perdais pas l'occasion de l'entretenir, il avait des échappées dont j'étais émerveillé. Dans ces moments-là, j'aurais juré que M. Guizot deviendrait catholique. Un jour, j'osai le lui faire entendre. Il vit bien d'où partait cette audace de néophyte et ne s'en offensa point. Je pourrai dire une autre fois comment j'y revins et perdis mon espérance.

L'homme politique n'égalait pas l'homme privé. Il avait de superbes dons, de la voix, de la phrase, de la prestance, du sens courant et contre-courant dans la mesure qu'il faut de l'un et de l'autre pour briller à la tribune. Il avait de la lecture et de la mémoire, de l'histoire et de la géographie, de la littérature et de la grammaire bien au delà du petit nécessaire public. Il possédait, en un mot, de belles connaissances de précepteur, qu'il sut adroitement habiller en connaissances d'homme d'Etat, et où l'on voulut, un peu vite, voir des marques de génie. Lorsqu'un homme qui est ministre se fait une réputation de génie, il a bien de la peine à la défaire, et elle lui survit quelquefois. Seulement, dans cette machine presque trop bien organisée, le générateur manquait. M. Guizot avait oublié d'étudier la religion. A l'époque de ses débuts, on n'en sentait pas le besoin. Il l'avait entrevue comme un élément social du passé, très-encombrant, que l'on pouvait beaucoup simplifier, et même

supprimer dans l'état nouveau. Non-seulement la religion manquait, mais il s'en formait des idées fausses, médiocres, même basses. C'est un point sur lequel l'homme d'Etat ne se trompe pas impunément. Par la religion, on se connaît et l'on connaît les autres, l'on se gouverne soi-même et l'on gouverne le monde, on a le sens des besoins particuliers d'une époque et des besoins perpétuels de l'humanité. Sans religion, le passé n'offre plus d'enseignements certains, le présent, plus de guide assuré, l'avenir, plus de points lumineux émergeant de son obscurité terrible; l'âme de l'homme d'Etat ne sait plus où puiser la grande constance qu'il lui faut. On ne voit pas les déviations à redresser ni le but essentiel à poursuivre; toute la conduite est brisée, on se livre au hasard.

Deux forces essentielles ont manqué depuis cent ans à tous nos hommes politiques, si l'on peut dire qu'il en est apparu durant cette époque si riche en hommes importants, si pauvre en hommes d'importance. Ces deux forces sont la force d'oser le bien, la force de s'abstenir du mal. Mais comment auraient-ils la force de choisir entre le bien et le mal, ceux qui, souvent, n'en ont pas même le discernement? M. de Talleyrand, sur la fin de ses jours, recommandait aux hommes politiques l'étude de la théologie. M. Guizot, pas plus que les autres, n'était de taille à pratiquer ce conseil, ni même à l'entendre. M. de Talleyrand lui-même craignait de nommer la foi, sans laquelle la théologie n'est qu'une science morte. Quand M. Thiers et M. Guizot eussent été docteurs en théologie, comme l'abbé Guettée! O malheur incomparable d'un monde où il est défendu à un homme d'Etat, de par le ridicule, d'articuler même le nom de la foi! Cependant rien ne supplée la foi. Il est rigoureusement vrai que sans la foi on ne sait pas, on ne peut pas ce qui s'appelle *savoir*. La foi est la lumière des lumières, la lumière de l'étude, la lumière de la raison, la lumière de l'obéissance et du commandement. Faute de foi, les dons de M. Guizot n'ont été que des dons d'artiste. Mais le gouvernement n'est pas un art; il est une vocation et une fonction.

M. Guizot en avait une notion plutôt contraire, la notion du temps. Non peut-être sans protestations de sa nature quelquefois indignée, il se piquait de faire des affaires. Il était opprimé par la réputation de M. Thiers, qui passait généralement pour plus capable en ce point, parce qu'il faisait plus de bruit et brûlait plus de charbon. Le charbon, c'était la réserve des moyens extraordinaires du

gouvernement. M. Guizot voulait les ménager, M. Thiers les gaspillait et les épuisait. Ni l'un ni l'autre n'a indiqué ni cherché une mine nouvelle.

A reprendre dans l'ensemble et même dans le détail l'action de M. Guizot, on trouve un révolutionnaire. Rien de plus, rien de moins, et pas autre chose. Il voulait un Etat révolutionnaire décent, correct, monarchique. La république sans républicains! Mais il ne laissa pas de faire tant qu'il put des républicains. Il a inventé les instituteurs primaires et il disait : « L'Etat est laïque ! » entendant par là l'exclusion effective de Dieu. C'est le vrai principe de 89, le fin mot du protestantisme et de la révolution.

Le savait-il bien? en était-il satisfait? Il m'a dit un jour : « Je ne suis pas ce qu'on appelle un protestant! » Il aurait dit avec la même bonne foi : Je ne suis pas ce qu'on appelle un révolutionnaire! Dans les moelles, il était l'un et l'autre. Mais il avait aussi comme un sentiment profond et enveloppé d'avoir dû ne pas l'être, et comme un vague souvenir de ne l'avoir pas été. Instinct de l'âme naturellement catholique! C'était l'inconnu de lui-même qui demeurait en lui et qu'il dédaignait et craignait d'aborder. Il tenait le sphinx sous verre, bien scellé, et ne le questionnait pas. Chose étrange! dans cette vie plus longue que grande et plus occupée que féconde, malgré tant de côtés graves, on se demande s'il s'est trouvé dix minutes de réflexion pour les choses éternelles! M. Guizot a fait beaucoup de livres, beaucoup de discours, il a manié beaucoup d'hommes; il a vu la révolution et les révolutions, l'empire et les empires, l'anarchie et les anarchies, il a été toute sa vie un professeur de gouvernement: de tout cela, qu'est-il résulté? Peu de chose, ou rien. Ses livres et ses exemples ne donnent pas une miette de pain intellectuel pour la faim de l'humanité.

Si l'on s'amuse à dresser un parallèle de M. Guizot et de M. Thiers, on trouve deux lignes qui partent de points différents, mais d'une même région, pour arriver au même but. Souvent elles se croisent, souvent elles se confondent tellement qu'on ne sait plus qui est l'une ou qui est l'autre. Il y a beaucoup de M. Thiers dans M. Guizot, beaucoup de M. Guizot dans M. Thiers, et tous deux ne sont autres, la plupart du temps, que le roi Louis-Philippe. Ils le mènent, ils l'effacent. A distance, M. Guizot manque de personnalité, Louis-Philippe aussi, M. Thiers aussi. M. Thiers, le dernier vivant, n'est qu'un prolongement de M. Guizot et de Louis-Philippe, morts le

24 février 1848. Tous trois ne font qu'un révolutionnaire et ressemblent à tous les autres par la qualité d'*incurable* commune à tous.

On incline à penser que M. Guizot méritait mieux, mais il était né protestant et devait être révolutionnaire. Etudes, pénétration, éloquence, heureuse nature, tout se sentit impuissant et devint stérile sur ce sol de la négation. Introduit dans une civilisation catholique, le protestantisme ne peut qu'en épuiser la sève religieuse. C'est le phylloxera; s'il n'est pas chassé, il tue la plante et meurt sur ses restes informes. Les civilisations meurent des diminutions de la vérité. A cette maladie, quel remède peut apporter un médecin voué à croire que le Créateur doit rester en dehors de sa créature et sa créature en dehors de lui; que si l'homme peut et doit être religieux, la société et le gouvernement doivent être *laïques*; que le Fils tout-puissant de Dieu n'a pas su ou n'a pas voulu constituer une Eglise unique et infaillible, mais en a bizarrement ou cruellement créé trois pour s'entre-détruire; qui ôte ainsi la raison, l'harmonie et l'autorité à l'œuvre divine; qui prétend que la division, l'antagonisme et l'abolition finale des croyances est de droit divin et de droit humain; que la chose urgente est d'empêcher l'unité, et qu'enfin la pratique de la liberté est d'abolir le seul frein que l'homme puisse porter avec joie et honneur? Tel est cependant l'enseignement religieux de M. Guizot. Pas une vérité de foi! A travers mille contradictions, son enseignement politique en découle. Pas une vérité politique! Par un effort d'illogisme, il voulut établir quelque chose sur ce chaos de rien, comme ses ancêtres protestants avaient prétendu construire des symboles sur la base de leurs perpétuelles négations. On a ri de ce démagogue de 1848, qui parlait de faire l'ordre avec le désordre. Caussidière a simplement prononcé le nom naïf de la pierre philosophale qu'ont cherchée tous les beaux esprits de la révolution, après les sages du protestantisme. M. Guizot, Louis-Philippe et M. Thiers avaient trouvé non la pierre, mais le fond de leur creuset.

Pendant un moment peut-être, M. Guizot s'était flatté d'avoir enfin créé la bourgeoisie. Il l'avait crue majeure, investie définitivement du pouvoir, épouse véritable d'un véritable roi. Il ignorait qu'une seule chose était reconnue et constatée par le fait même de l'établissement de Juillet : la souveraineté du peuple, c'est-à-dire la souveraineté de la destruction. Un peuple sans aristocratie et sans

culte est une cohue; cette cohue ne se fait pas un roi, elle se prépare des maîtres. « Loin qu'un peuple soit souverain en cet état, dit Bossuet à Jurieu, il n'y a même pas de peuple en cet état. » M. Guizot, homme de cabinet et d'école, dénationalisé par sa religion et par ses études, imagina une aristocratie, des cultes, un enseignement de convention et d'utopie, qui n'auraient pas plus de croyances et pas moins de modération incrédule que lui-même. Il prit la France pour une chose née en 89, élevée dans son école, formée dans son cabinet, disciplinée à son cours, et à qui cette éducation allait suffire pour contre-poids à toutes les licences que la souveraineté du peuple enfanterait et consacrerait. C'était sa chimère de faire régner d'accord des puissances contraires, parce qu'elles s'accordaient dans le scepticisme téméraire et craintif de son esprit. Il fut détrompé longtemps avant d'être renversé, et renversé comme il s'y attendait, sans même songer à se défendre. Sa bourgeoisie n'était qu'une portion petite et faible du grand océan démocratique dont l'isolait seulement une ligne tracée sur le papier, invisible sur les eaux; elle était agitée de toutes ses passions, livrée à toutes ses imprévoyances. En 1830, elle avait eu peur, c'était sa sagesse. La peur passée, la sagesse passa. Cette peur et cette sagesse durèrent seize ans. La Bourgeoisie n'avait pas cessé d'être révolutionnaire : elle redevint amoureuse de toute la révolution, la rappela par la voix de M. Thiers qui s'ennuyait, la prit de sa main. M. Guizot disparut sans combat, vaincu à jamais. Avec lui le flot emporta Louis-Philippe, mais rapporta M. Thiers transformé.

Le flot avait eu peur de sa victoire. Il demanda à M. Thiers d'être M. Guizot, qu'il ne voulait plus supporter. L'habile homme exécuta cette passe et l'exécuta si bien qu'à son tour il ramena Louis-Philippe, sous le nom de Bonaparte. M. Guizot reconnut son système et fut content. Il s'épargna l'humiliation, la fatigue et l'audace de prendre un rôle affaibli dans une copie de la pièce où le sien avait été prépondérant. Il crut qu'il avait fait ce qu'il fallait faire, puisque l'on refaisait ce qu'il avait fait. Dans le fond, cette monarchie valait bien la sienne. Il allait n'en plus douter lorsqu'elle périt d'un semblable accident. Mais la suite le rassura sur la vitalité de son système; et l'on peut croire que le septennat ne lui a pas dessillé les yeux.

On dit qu'en effet il n'était pas défavorable à cet expédient. Pourquoi l'aurait-il été? Dans la réalité, le septennat est encore le gou-

vernement de la classe moyenne; elle gouverne encore comme M. Guizot l'a enseigné, subissant encore les événements qu'elle a provoqués sans les prévoir, les esquivant encore jusqu'à un certain point sans cesser d'en préparer le retour plus funeste. En somme, jusqu'à présent, point de monarchie traditionnelle, point de république déclarée, l'Etat est « laïque, » l'université tient les esprits et les bourses, l'ordre règne, il y a un peu d'affaires et le monde ne semble pas aller à Dieu; donc le principe de 89 est sauvé. Si en même temps la France semble mourir, il faut croire que le Dieu des pièces de cent sous sauvera la France.

M. Guizot est mort dans ces pensées caressantes pour sa gloire; estimant ne s'être jamais trompé. Il est certain qu'il ne s'est pas déjugé. Il a été bienveillant à son temps et à son pays, comme il avait coutume de dire, et son temps et son pays lui ont été bienveillants. Ce temps et ce pays ne lui auraient pas permis d'être un grand homme d'Etat, chose qu'ils ne supportent ni ne comportent; ils ont honoré ce que j'oserai appeler sa frivolité, conforme à la leur.

La frivolité de M. Guizot! je ne me dédis pas. Ce savant, ce sage, cet austère qui, sans sortir de ses maximes, se releva de l'impopularité meurtrière où elles l'avaient fait tomber, il était frivole. Cette frivolité fondamentale lui rattacha les esprits. On s'aperçut enfin qu'il n'avait rien cru et rien entrepris de sérieux. C'est le plus grand mérite après celui de ne rien croire du tout, et il y a un parti assez nombreux qui l'estime même supérieur.

En religion et en politique, il a soutenu avec faste un ensemble d'incohérences, qui ne froissait aucune erreur vulgaire et qui, au contraire, les fortifiait toutes. Répondre par un électisme banal au monstre diffus et difforme que l'on appelait l'opposition, ce n'était pas besogne d'Hercule. L'on pouvait, sans être un aigle, confondre M. Barrot et se tirer des griffes de M. Thiers, et même des serres constitutionnelles de M. Berryer. Je le vis un jour, après un discours de ce dernier qui l'avait fort malmené, et je lui demandai ce qu'il en pensait. Il répondit gravement: « C'était Frédérik Lemâtre « très-beau! » Et lui aussi n'était qu'un bel acteur à qui Berryer rendait volontiers la même justice. En ce temps, tout ce monde officiel était d'accord, tous *reconnaissaient* Louis-Philippe. Au fond, malgré l'appareil, ils ne se proposaient que des devinettes. Quand les questions *sociales* sont venues, M. Guizot, qui ne les avait pas beaucoup prévues, n'était plus là, et M. Thiers y a suffi. Il y suffi-

rait encore contre M. Gambetta, je ne dis pas contre Gaillard père.

Mais les autres questions, questions de vic et de salut pour l'âme publique et pour l'âme individuelle, questions qui se posent à tout être pensant et qui se sont posées à M. Guizot, il ne les a pas résolues, pas même envisagées. Ces questions-là, c'étaient les questions du sphynx. M. Guizot les fuyait. Il faisait des livres, des méditations religieuses, des méditations politiques, des méditations historiques, trop de méditations; il faisait des discours et puis des discours, discours à la tribune, discours aux distributions de prix, discours aux bibliothèques, aux consistoires, aux synagogues de tout genre, trop de discours et toujours le même discours; on n'y voit pas la trace d'une grande pensée, il n'y a que des mots. Cet homme de son temps semble n'avoir jamais lu deux de ses contemporains qui cependant ont marqué. Je crois que Bonald et Joseph de Maistre ne sont pas nommés dans tant de livres et de discours. Il parut aussi n'avoir pas entendu parler de Pie IX. Il esquivait les questions qui lui auraient fait perdre l'équilibre. Tout ce qu'il a dit de l'Eglise porte le cachet de la frivolité et ne mérite pas la discussion. L'Eglise était pour lui un fait purement humain; comme M. Thiers, il la traitait en fait humain, se contentant de garder mieux les convenances. Un jour, pourtant, il voulut bien reconnaître que l'Eglise catholique fut « la plus grande école de respect qu'ait vue le monde; » belle parole, qui ne l'empêcha pas, dans l'occasion, d'outrager l'Eglise et son histoire. On lui demandait comment l'Eglise a pu être une grande école de respect si elle n'est pas divine, et, si elle est divine, sur quelle raison il était possible de s'appuyer pour lui refuser plus que le respect? Il se taisait, et ne corrigeait pas les erreurs matérielles qu'il avait glissées dans ses livres.

Etant dans l'opposition, il disait : « Je fais à présent un métier de paresseux ! » Toute sa vie, soit paresse, soit crainte, il a fait de l'opposition à la grande vérité.

Un livre de ses derniers jours a donné l'effrayante mesure de l'incorrection où ses prétendus principes l'avaient plongé. Nous voulons parler du travail qu'il a intitulé : « *Vie de quatre grands chrétiens français* : I, Saint Louis; II, Calvin; III, Vincent de Paul; « IV, Duplessis-Mornay. » Assurément, M. Guizot ne se proposait pas de révolter le sens public. Qu'aurait-il pu imaginer cependant de plus propre à lui faire atteindre ce but? Et puisque ce n'est pas

là qu'il voulait arriver, que peut-on dire qui atteste mieux sa frivolité? Comparer, équilibrer saint Louis et Calvin! Les revêtir de la commune qualité de « grands chrétiens! » Si un ennemi de M. Guizot avait pu lui attribuer par plaisanterie un pareil titre de livre, la critique, reconnaissant la justesse de cette satire, l'eût trouvée trop cruelle. Puisqu'il l'a faite lui-même, c'est un trait caractéristique à soumettre au jugement de la postérité. Au début de la carrière de M. Guizot, il en eût été le programme complet; à la fin, il en est le trop fidèle résumé.

Il se laissait volontiers appeler le pape protestant. Ce que peut être aujourd'hui un pape protestant, toute sa vie l'a montré au monde. Dans cette circonstance, il a donné en une seule phrase tout le *Syllabus* du scepticisme. Au même moment, le pape catholique, à peu près du même âge, environné d'ennemis furieux, signifiait à toutes les erreurs le *Syllabus* de la foi, accepté par le concile, au mépris de toute la force humaine.

M. Guizot n'a rien dit de Pie IX et du concile. Il était trop occupé de ses derniers travaux de librairie pour voir ce recommencement du monde. Passé quatre-vingts ans, l'esprit de l'homme peut continuer ce qu'il a toujours fait, il n'entre pas dans une voie nouvelle et ne commence point des réflexions omises jusque-là. M. Guizot n'a pas compris un fait contemporain dont les analogues dans l'histoire ne lui avaient pas révélé la portée. Sans ce vieux et traître voile de l'esprit de secte, il aurait vu ce que c'est qu'un pape, et aperçu ce que peut devenir un peuple dans la main de la vérité. Il aurait vu la colombe et l'olivier resté vert sous les eaux du déluge. Mais que lui importait de savoir enfin cette chose autour de laquelle il avait rôdé soixante-dix ans, sans courage d'âme, et peut-être avec un désir mortel de l'oublier plutôt que de la connaître? Près de mourir, il était plus que jamais de son temps, un temps qui n'a pas de sympathie et pas même de curiosité pour la grandeur.

Pie IX était pour M. Guizot la forme vivante des choses que M. Guizot voulait croire mortes. On pourrait dire qu'il n'a point vu ce contemporain immense, cet homme en qui sont incarnés la justice, le droit, le devoir, par qui sera corrigée et sauvée la civilisation, et que la civilisation ne comprend pas. Dans le siècle qu'il domine, il est haï, admiré, aimé, mais misérablement. En haine, en admiration, en amour, le temps est lâche. Sous les hommes qui l'ont conduit, il a désappris l'enthousiasme du bien et du mal, et ce



n'est pas la moindre de leurs trahisons. Il faut sur la terre un nouveau peuple. Pie IX n'a point désespéré de le faire. Il a semé le peuple nouveau, il l'a vu naître, il le lèguera à l'avenir, fruit de ses trente années de lutte sans secours et sans relâche. Il a affirmé la vérité lorsqu'elle semblait perdue, il a soufflé la vie sur des ossements que l'on ne jugeait pas nécessaire d'enterrer. Ce que l'on n'obtient pas de la science, de la littérature, des intérêts, ce que ne donnent ni la prospérité ni les catastrophes, la foi le donne, et c'est pourquoi les hommes de foi seuls sont les grands hommes politiques. M. Guizot n'a jamais su cela et s'est promptement rendu incapable de le savoir. Pour donner la foi, il faut l'avoir, il faut croire à l'existence d'un Dieu personnel plein de miséricordes et de miracles. Il disait : *Enrichissez-vous!* Il croyait aux vertus politiques; il croyait que les intérêts les inspirent, savent se gouverner et se défendre. On le croit encore après lui. Les intérêts ne savent par eux-mêmes qu'ouvrir la source du pétrole qui les dévorera. Qui préfère ses intérêts à son âme, perdra son âme et ses intérêts. Le pape nous dit : « Aimez Jésus-Christ, obéissez à sa loi, fallût-il tout sacrifier. » La parole du pape, inspirée par la foi, crée « un peuple *substantiel* » dans la foi, comme a dit un père des Gaules à la gloire immortelle du peuple franc. C'est ce peuple que l'on voit poindre, et Pie IX en a enrichi l'Europe. Quel que soit son nombre, il portera au front le signe victorieux qu'il a dans le cœur. De lui, à l'appel du pontife, surgira le chef de politique et de guerre que l'humanité attend. Alors disparaîtront les fantômes et seront balayées les larves qui souillent et désolent la terre : on aura un grand peuple et de grands hommes, et l'enthousiasme, et la gloire substantielle, et la liberté.

Nous approchons. M. Guizot emporte l'époque qui l'a fait illustre et qui rend hommage au meilleur d'elle-même, étant ce qu'elle est, lorsqu'elle l'honore comme homme de talent et comme homme de bien. En effet, de la génération de Voltaire et de Rousseau, il est le produit le plus acceptable. Après lui, le siècle n'a plus rien à perdre. Que le fameux brouillon qui lui a disputé la palme politique et littéraire vienne à disparaître, tout le XIX<sup>e</sup> siècle sera mort. Il ne restera plus d'incarnation des immortels principes de 89, et personne ne se trouvera pour escamoter les conséquences du prochain et dernier combat.

LOUIS VEUILLOT.

98. **LE CARDINAL SAINT BONAVENTURE**, évêque d'Albano, patron de la ville de Lyon; sa vie, sa mort et son culte à Lyon. — 1 volume in-12 de 208 pages (1874), chez P. N. Josserand, à Lyon; — prix : 2 fr.

La vie de l'illustre docteur de l'ordre de Saint-François, l'une des lumières de l'Eglise et la gloire de son siècle, est assez généralement connue. Né en 1221, en Toscane, dans la ville épiscopale de Bagnaréa, il fut, tout jeune encore, guéri d'une maladie mortelle par le bienheureux François d'Assise, qui parcourait alors ce pays, et, par reconnaissance autant que par vocation, il entra parmi les frères mineurs. Sa puissante intelligence, l'assiduité de son travail, sa perpétuelle union à Dieu, en qui il voyait toutes choses, firent bientôt de lui un philosophe éminent, un théologien consommé, un directeur admirable des âmes. En 1253, il occupait une chaire de théologie à Paris, où le roi saint Louis aimait à entretenir avec lui les rapports de la science et de la piété. Elu, trois ans après, général de l'ordre, sa sagesse dans le gouvernement, l'autorité que ses vertus lui avaient acquise, lui assurèrent une influence considérable dans les affaires de l'Eglise. On lui dut l'élection du pape Grégoire X, et ce pontife éleva le saint, malgré les répugnances et les refus de son humilité, au siège suburbicaire d'Albano, puis à la pourpre cardinalice. Il mourut à Lyon, en 1274, pendant le concile où il avait paru comme légat du saint-siège.

On comprend dès lors que la ville de Lyon ait eu, de tout temps, pour saint Bonaventure une dévotion spéciale et l'ait placé au nombre de ses protecteurs. On bâtit en son honneur une belle église, la plus vaste de la cité. Sa fête était une des plus solennelles de l'année, et tous les ordres religieux, tous les corps constitués, le chapitre, les diverses paroisses, y prenaient une part active. « L'Eglise, nous dit l'auteur du présent livre, est ornée, pendant l'octave, de plus de deux cents pièces de tapisserie; quantité de lustres de cristal, disposés avec ordre et accompagnés de tous les ornements qu'une ingénieuse dévotion peut imaginer, en en rendant l'éclat vif et animé, présentent à l'œil un spectacle magnifique. Les trente chapelles qui sont dans l'Eglise, toutes parées avec goût, contribuent encore à en relever et faire d'autant plus remarquer l'exacte et riche symétrie (p. 164). »

Cet auteur, du reste, parle de son temps, et il est du siècle dernier. C'était un cordelier de Lyon même, et de qui le nom n'est pas connu. On savait alors écrire les vies des saints. Le calme des esprits,

lui sembler bonnes, puisque toutes accusent l'exercice de la libre spéculation. Mais, en religion, en morale, en philosophie, il faut un criterium, une règle. Les esprits s'en allant volontiers en sens contraires, il faut quelque chose qui les rapproche et les réunisse. Le oui et le non ne peuvent s'imposer au même titre; ce qui est bien pour les uns ne peut être mal pour les autres. Confondre tout cela, c'est se vouer au scepticisme, c'est-à-dire à une négation générale, ce qui est le comble de l'absurde. — Et le solidaire, que fait-il en s'enrôlant dans sa triste confrérie? Il renonce, dit encore M. de Longeville, à disposer de lui-même : « son âme n'est plus entre ses mains, elle est livrée à des hommes qui mettent le triomphe de leur orgueil et de leurs erreurs bien au-dessus du bonheur de cette âme qui leur est livrée, et de son éternité dont ils ne se soucient guère (p. 20). » Quelles belles et profondes convictions que celles qui ont besoin du secours d'autrui pour ne pas se démentir! Pour tout homme raisonnable, celui qui se met ainsi à la discrétion d'autrui déclare deux choses : qu'il ne croit pas à ce qu'il professe; qu'il prévoit d'avance qu'en face de la mort il s'empressera d'y renoncer. Mensonge et lâcheté, voilà ce qui le caractérise. — Du reste, l'inconséquence et l'ignominie ressortent si bien de la libre-pensée et de la solidarité dont il est ici question, que leurs coryphées en rougissent d'ordinaire et se défendent d'en porter les livrées. Pour témoin nous avons le grand maître Sainte-Beuve, qui mangeait de la viande le vendredi-saint, se vendait aux enfouisseurs civils, et, en même temps, protestait de son respect pour le christianisme. Ses deux lettres à M. de Longeville sont fort instructives à cet égard. L'académicien et le sectaire y ont chacun leur vrai caractère. L'un est poli, aimable, religieux même; l'autre ricane, grimace et joue de la griffe. Les deux font pitié. Quelle différence avec l'adversaire! Rien de louche de ce côté : tout est droit, net, et empreint de cette élévation dont le secret n'appartient qu'au catholicisme.

**140. LES LIVRES SAINTS VENGÉS**, ou la *Vérité historique et divine de l'Ancien et du Nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes, et surtout des mythologues et des critiques rationalistes*, par M. J.-B. GLAIRE, ancien doyen de la faculté de théologie de Paris; — nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée. — 3 volumes in-8° de XVI-450, 424 et 448 pages (1874), chez Jouby et Roger; — prix : 45 fr.

Cet ouvrage était trop bien recommandé par ses frères aînés, et

trop recommandable en lui-même, pour ne pas obtenir un prompt succès. Peu de temps après son apparition, il était traduit en plusieurs langues et adopté comme classique dans un grand nombre de séminaires. L'auteur reçut alors de France, d'Italie, d'Espagne, d'Amérique même, des éloges si flatteurs, qu'il aurait pu juger son œuvre parfaite et l'abandonner aux vents propices; mais M. l'abbé Glaire n'est pas de ceux qui s'endorment sous les lauriers. A mesure que le rationalisme contemporain exhumait du fouillis scientifique quelque objection plus ou moins nouvelle contre les livres saints, il retouchait, ou, pour parler plus exactement, il augmentait et complétait son livre. On comprendra que la nouvelle édition se soit accrue d'un troisième volume, quand on saura qu'elle contient plus de vingt additions importantes. Nos lecteurs, auxquels nous avons déjà fait connaître cet important ouvrage au moment où parut la première édition (t. V, p. 465), nous sauront gré de leur signaler ce précieux complément.

La première addition a pour but de fortifier la signification de *créer, tirer du néant*, donnée au mot hébreu **BARA**, et le sens de *jour ordinaire* attribué au terme hébreu **YOUM**. Les nouveaux arguments de M. l'abbé Glaire sont tous fondés sur des principes de philologie universellement reconnus. Ils relèguent assez loin dans le domaine des rêves les *époques de temps indéterminés* et les *périodes de la création*. — La seconde addition est la réfutation de Darwin, qui n'a guère fait que reproduire le système de Lamarck, mais en l'étayant de raisonnements quelquefois spécieux. D'après Lamarck, on le sait, Dieu n'aurait créé immédiatement que deux êtres, la matière et la nature, lesquelles auraient produit à leur tour ce qui existe dans le monde. Quant à l'erreur particulière qui fait descendre l'homme du singe, il est à peine besoin de dire que M. l'abbé Glaire ne l'a point laissée debout. — La troisième addition est relative aux dynasties de Manethon, sur lesquelles ont paru assez récemment plusieurs écrits de nuances différentes, mais également inexacts. Le tableau de ces dynasties, dressé par M. Fr. Lenormant, trouvait ici naturellement sa place. — La quatrième addition est consacrée à certains écrivains plus ou moins versés dans la connaissance de la géologie et de la paléontologie, qui prétendent, venant ainsi au secours des rationalistes, que les dernières découvertes scientifiques reculent nécessairement et de beaucoup l'origine du monde. — Viennent ensuite des articles spéciaux sur la multiplication des

Israélites en Egypte; sur le passage de la mer Rouge, d'après le docteur Constantin James; sur les espions de Josué; sur l'étendue du pays de Chanaan et l'extermination ou la fuite des peuplades qui l'habitaient; sur les fautes reprochées par les incrédules au roi David et sur la bonne foi de son historien. Ici, M. l'abbé Glaire, tout en répondant solidement aux objections des incrédules, combat l'opinion de Bullet qui, pour justifier David, donne au texte hébreu un sens absolument faux. — La treizième addition, dans l'ordre de celles que nous avons notées, concerne la Vierge « qui doit concevoir et enfanter un fils nommé Emmanuel. » Elle est d'autant plus importante, que les rationalistes et les juifs nient également l'application du texte sacré à Jésus de Nazareth. — Les huit suivantes détruisent les imputations voltairiennes sottement dirigées contre certains passages de Jérémie, de Daniel, d'Habacuc et des Machabées. Les épisodes de Suzanne, des trois enfants dans la fournaise, d'Héliodore châtié par un ange, des sept frères martyrs, y sont l'objet d'une étude particulièrement intéressante. — Les trois dernières sont relatives à saint Paul. Les incrédules modernes reprochent au grand apôtre de peindre, dans son épître aux Romains, les philosophes sous de fausses couleurs et de décrier la philosophie elle-même en la nommant « la sagesse de ce monde, » et en disant que Dieu l'a réprouvée. Ils prétendent aussi qu'il tombe dans de fréquentes contradictions et montre parfois une ignorance profonde, notamment dans la comparaison du « levain qui corrompt toute la pâte. » M. l'abbé Glaire prouve bien plus victorieusement que ces fougueux critiques manquent également de science et de bon sens.

Le simple exposé de ces additions, recueillies seulement parmi les principales, dit assez avec quel soin la matière des *Livres saints vengés* a été revue et amplifiée, et, par conséquent, quelle est aujourd'hui la valeur exceptionnelle de l'ouvrage. Pour notre compte, nous regardons ce grand et consciencieux travail comme très-utile, non-seulement aux ecclésiastiques, mais aux simples fidèles, pour repousser les attaques nombreuses et variées que l'on dirige sans cesse contre leur foi. — On verra que M. l'abbé Glaire emprunte beaucoup aux *Réponses critiques* de Bullet et à la *Bible vengée* de Duclot; mais on conviendra aussi que ses extraits, pour la plupart du moins, sont accompagnés d'observations nouvelles qui en augmentent beaucoup la force. Ses remarques philologiques sont particulièrement précieuses pour l'explication d'un grand nombre de pas-

sages obscurs. Par l'hébreu et l'arabe, qu'il possède si bien, il a plusieurs fois réduit à néant les prétentions du rationalisme allemand. — Espérons donc que cette nouvelle édition sera aussi bien accueillie que la précédente : *pulchra matre filia pulchrrior*.

**111. NATIONS CATHOLIQUES et nations protestantes**, par M. l'abbé Félix PROTOIS, professeur au petit séminaire de Paris. — In-18 de 70 pages (1875), chez Th. Olmer; — prix : 40 cent., et 50 cent. *franco*.

On ne manque pas de faire grand bruit, au camp antireligieux, d'un argument nouveau que de tristes et récents événements sembleraient fortifier. La prospérité présente de plusieurs nations protestantes est opposée à la décadence et aux malheurs des peuples catholiques, et l'on se hâte de conclure que l'hérésie est plus favorable au bonheur des sociétés, et que, par conséquent, tout ce qui tend à diminuer l'empire du catholicisme est œuvre de salut public. — Pure fantasmagorie que ce raisonnement, pur mirage que les faits d'où il part : M. l'abbé Protois le démontre aisément, mais pertinemment, dans cet opuscule écrit tout d'un jet, au courant d'une plume exercée, élégante et pleine de vie.

Les nations protestantes sont jeunes, elles ont toute la fougue des premières années, et il conviendrait d'attendre la longueur de la carrière qu'elles fourniront, afin de la comparer au passé acquis de la foi romaine : tout rapprochement actuel est prématuré, injuste, inacceptable. La religion, d'ailleurs, n'a rien à voir dans ce côté matériel des choses : à tel point de vue, en effet, le judaïsme serait le fécond générateur des succès de banque et de finances, et laisserait le protestantisme bien loin sur la route. Cela n'est pas sérieux. Il y a plus, et ces peuples séparés de la véritable Eglise ne se sont maintenus et développés qu'à la condition de garder dans leur gouvernement les principes catholiques. Cette page de l'auteur est aussi curieuse qu'irréfutable. « Par la plus bizarre des inconsé-  
« quences, les princes de ces pays, protestants en religion, n'y ont  
« point mis leur gouvernement en harmonie avec leurs principes,  
« parce que ces principes, en sapant tous les fondements de la morale,  
« une fois appliqués, auraient substitué à la dignité et à la paix de leurs  
« Etats l'abjection, la révolution et le désordre. Il se sont bien gardés  
« d'accueillir dans leur législation l'horrible enseignement de Luther,  
« qui confond monstrueusement les idées de bien et de mal, et enlève à  
« la vertu tout mobile, en assurant que la foi suffit pour sauver (p. 35). »

Les nations dont on argue, loin de périr par le catholicisme, s'affaiblissent précisément parce qu'elles ne sont plus assez catholiques; leur amoindrissement est en raison directe des progrès de l'incrédulité dans leur sein. Que cette incrédulité s'arrête, que la foi reprenne autorité, et l'on sent que l'Espagne, la France, l'Italie, retrouveront leur ancienne puissance, et mieux encore. La Prusse protestante, coryphée du moment, ne se fait à cet égard pas la moindre illusion. Il est trop évident que les peuples catholiques ont en eux un principe de régénération, de résurrection et de force, comparable à nul autre. — Et, quant au bien-être populaire si imprudemment allégué, l'examen le plus superficiel démontre qu'en terre hérétique la misère a des proportions d'étendue, d'intensité, d'abandon, de profondeur, absolument inconnues parmi nous. Les statistiques sont, à cet égard, d'une éloquence navrante, il ne faut pas qu'un vernis trompeur offusque et fasse dévoyer les intelligences saines.

Ce dernier point, question de chiffres, de ces chiffres si prisés de nos jours, demandait peut-être plus de place que ne lui en accorde M. l'abbé Protois. Sa thèse n'exigeait pas, d'autre part, un argument qui paraît la détruire, et qu'il formule ainsi : « Se souciant peu des « intérêts de ce monde, où l'Écriture nous dit que nous n'avons pas « une cité permanente, elle (l'Église catholique) s'occupe principa- « lement de préparer les âmes à l'éternité... Au-dessus de la richesse « elle place la pauvreté, au-dessus de la puissance elle place l'abné- « gation, l'humilité, le désintéressement des choses terrestres « (p. 16). » C'est là précisément ce que reproche l'adversaire, et il fallait apporter tout de suite une distinction facile à comprendre, écrite à toutes les pages de l'histoire moderne et du moyen âge. Enfin, à ces quelques mots d'humble critique nous en ajouterons un dernier : la brochure eût gagné à des divisions plus nombreuses et mieux marquées, si l'on désire qu'elle serve à éclairer le commun des lecteurs, peu faits à ces longues déductions où ils perdent haleine.

**412. NOTICE** sur la révérende mère Marie de la Providence, fondatrice de la société des religieuses auxiliatrices des âmes du purgatoire; — 2<sup>e</sup> édition. — 1 volume in-12 de XVI-302 pages (1873), chez Lecoffre et Cie; — prix : 2 fr. 50 c.

**413. LES AUXILIATRICES** du purgatoire, par le P. BLOT, missionnaire apos-

lologique, docteur en théologie, etc. ; — 5<sup>e</sup> édition. — 4 volume in-42 de 390 pages (1874), chez Lecoffre et Cie ; — prix : 2 fr.

Le premier de ces volumes, disons-le tout d'abord, est plus qu'une simple *notice* : c'est une biographie détaillée et complète de la sainte âme que Dieu a suscitée de nos jours pour fonder une des plus belles institutions dont s'honore l'Église catholique. Eugénie-Marie-Joseph Smet, née à Lille, le 25 mars 1825, et morte pendant le siège de Paris, dans son couvent de la rue de la Barouillère transformé en ambulance, méritait qu'une plume exercée et habile écrivît son admirable histoire. Remercions et félicitons le père jésuite qui nous l'a donnée. Peu de livres sont aussi édifiants et attachants : aussi, la première édition, promptement écoulee, a-t-elle été bientôt suivie d'une seconde, qui le sera de beaucoup d'autres sans doute. On doit s'en réjouir : cette pieuse lecture ne peut manquer d'accroître dans les âmes la charité envers les morts, dévotion que saint François de Sales regarde comme la plus excellente entre toutes les œuvres de charité.

Après neuf ans passés au Sacré-Cœur de Lille, Eugénie avait franchi le seuil tant aimé de son cher couvent pour se rendre à la maison de campagne qu'habitaient ses parents, près de Loos-les-Lille. Elle y vivait dans la piété et la pratique des bonnes œuvres, lorsqu'un jour (c'était le 2 novembre 1853), tandis qu'après la sainte communion elle s'entretenait dans un épanchement plein d'amour avec le céleste époux qu'elle avait choisi pour jamais, son esprit se trouva tout-à-coup comme investi par un sentiment qui la pénétra d'une lumière subite : « Il y a, se dit-elle, des communautés qui répondent « à tous les besoins de l'Église militante, mais il n'y en a aucune qui « soit entièrement consacrée à l'Église souffrante par la pratique des « œuvres de zèle et de charité ... » A l'instant même, elle se sentit appelée à combler cette lacune, et comprit l'étendue du sacrifice que nécessiterait une telle résolution (p. 35). Ce fut le but généreux qu'elle s'efforça d'atteindre en consacrant à cette difficile entreprise toutes les ressources d'une haute intelligence et d'un grand cœur. Elle voulut être l'apôtre, l'ange consolateur des âmes du purgatoire, en étant elle-même la providence de Dieu à l'égard de ces pauvres âmes. « Mon Dieu, disait-elle souvent dans sa prière, vous êtes « ma providence ; ah ! si je pouvais être un jour la vôtre ! Mon Dieu, « vous me donnez tout : si je pouvais du moins vous donner quelque « chose ! » Ce rêve sublime n'effrayait pas son ambition de jeune



filles. Un jour qu'elle cherchait la solution du grand problème qui l'occupait si souvent, une lumière jaillit dans son esprit. « Ah ! se dit-elle, voici comment je serai la providence du bon Dieu : il aime tant les âmes du purgatoire et il ne peut les délivrer à cause de sa justice ! eh bien ! moi, je lui donnerai ces âmes qu'il aime et je demanderai à tout le monde de lui en donner par des prières, par de petits sacrifices ; je dirai : Soyez donc la providence du bon Dieu, puisqu'il est votre providence ; ne voulez-vous pas lui donner quelque chose à lui qui vous donne tout (p. 44) ? »

Dominée par cette pensée, elle aurait voulu embraser tous les cœurs du désir d'arracher au purgatoire, pour les élever jusqu'au ciel, des âmes tout à la fois si aimées et si séparées de Dieu. Cette pensée ne la quitta plus jusqu'à sa dernière heure... Elle fut le mobile de sa vie. « Prier, souffrir, agir pour les âmes du purgatoire, telle fut, dit son biographe, la devise que la mère Marie de la Providence adopta, et qu'elle légua comme un testament sublime à cette famille religieuse, chargée par Notre-Seigneur de perpétuer son œuvre. La mère Marie de la Providence n'avait pas choisi cette devise ; Dieu lui-même l'avait gravée dans son cœur en traits de flamme, longtemps avant qu'elle fût capable de la formuler et de la comprendre (p. 2). »

Le séjour d'Eugénie auprès de sa famille à Loos-les-Lille nous offre déjà un tableau plein de charmes. Nous y voyons la jeune fille préluder par d'admirables traits de zèle et de charité à la grande fondation qui fut l'œuvre de sa vie. Nous en signalerons un seulement, que son biographe appelle avec raison une entreprise saintement audacieuse. Un jour, en plein hiver, par une neige abondante, on la voit parcourir les *quatorze cabarets* de Loos, pour apposer elle-même sur le mur intérieur un écriteau portant cette inscription : *Ici l'on ne jure pas*. Dieu bénit cette démarche si extraordinaire de la part d'une jeune personne, mais qui l'était bien moins pour Eugénie que l'on ne pourrait le supposer.

Dieu bénit également la grande fondation de cette pieuse fille, poursuivie avec une admirable persévérance, à travers des obstacles de toute sorte, qui auraient dû souvent l'arrêter si elle n'avait été véritablement l'œuvre voulue de Dieu. — Lorsque Dieu veut doter son Eglise d'une institution utile et chère à son cœur, il suscite une grande âme qu'il remplit de son esprit ; puis il brise les obstacles, aplanit les voies, fortifie le courage prêt à défaillir. L'histoire des

fondateurs d'ordres religieux est remplie de ce travail prévenant de l'adorable providence. Mais jamais peut-être ce travail n'est apparu plus visiblement que dans l'histoire d'Eugénie Smet. Son pieux biographe en rapporte un grand nombre de traits remarquables. En les lisant, on ne peut s'empêcher de dire : « Le doigt de Dieu est ici. »

Deux vénérables figures, entre plusieurs autres, brillent dans cette histoire. La première est le saint curé d'Ars, qui, consulté par Eugénie, lui fit répondre : « L'idée de fonder un ordre pour les âmes « du purgatoire vient directement du cœur de Notre-Seigneur et il « bénira ce sublime dévouement. » — La seconde est le P. Olivaint, confesseur de la mère de la Providence, qui se servait de son exemple pour s'exciter lui-même à la confiance. Réfléchissant un jour sur la simplicité filiale à laquelle le Père céleste ne sait pas résister, ce glorieux martyr de la commune ajoutait : « C'est le secret de sainte « Thérèse la toute-puissante... et de cette bonne mère Marie de la « Providence, l'enfant gâtée, qui demande tout à Dieu, qui lui im- « pose des conditions, qui se montre exigeante, capricieuse, pour « ainsi dire, et à qui il ne refuse rien. »

La société des religieuses auxiliaires des âmes du purgatoire, fondée à Paris en 1856, est aujourd'hui très-florissante. Elle a des maisons à Nantes, à Bruxelles, dans la province de Kiang-nan en Chine; elle vient de jeter à Londres les fondements d'une nouvelle maison sur laquelle sont déjà tombées bien des bénédictions.

La mère de la Providence avait fait sa profession religieuse à l'âge de 33 ans, comme on le lui avait prédit. C'était le 25 mars 1858. On avait donné la plus grande pompe à la cérémonie. S. Em. le cardinal Morlot, archevêque de Paris, avait officié. L'heureuse mère résumait dans un seul mot toute la joie de son âme en ce saint jour : « Journée « trop courte, je ne vous retrouverai plus qu'au ciel. » En février 1871, « répondant à l'appel de son Dieu, » comme dit son biographe, elle allait retrouver dans le ciel cette journée bénie, assistée à sa dernière heure par le P. Olivaint, qui devait la rejoindre trois mois plus tard par la glorieuse voie du martyre.

La lecture de cette admirable vie réveillera la charité envers les morts, charité qui nous sera si utile à nous-mêmes, lorsqu'un jour nous aurons aussi besoin de prières pour hâter notre entrée dans le bienheureux séjour où il n'y aura plus de larmes.

Nous avons déjà rendu compte en 1863, lors de sa première édi-

tion, du volume intitulé : les *Auxiliatrices du purgatoire* (Voir notre t. XXXII, p. 447). Si nous en parlons encore aujourd'hui, c'est que sa *cinquième* édition, considérablement augmentée, nous offre presque un ouvrage nouveau, et qu'on peut le regarder comme la suite et le complément de la *Notice sur la révérende mère Marie de la Providence*. Ces deux ouvrages font parfaitement connaître l'origine de l'œuvre, son histoire et les fruits qu'elle a produits jusqu'à ce jour.

C'est toujours, du reste, la même division en trois parties : la mission des auxiliatrices, l'histoire des auxiliatrices, les œuvres des auxiliatrices. Cette cinquième édition a été suffisamment augmentée pour contenir trente et un chapitres. Elle peut donc fournir le sujet d'une lecture variée et instructive pour tous les jours d'un mois. Elle peut servir spécialement pour le mois de novembre, que la piété consacre au souvenir et au soulagement des âmes du purgatoire.

Les approbations et les lettres bienveillantes adressées à l'auteur témoignent assez de la valeur de cet ouvrage ; nous n'avons donc plus à le recommander de nouveau. Il se recommande assez d'ailleurs de lui-même, par l'objet dont il traite et par la manière dont il est écrit.

**114. L'OUVRIER, ses devoirs et ses droits**, par M. G. CHAULIN. — 1 volume in-42 de vi-220 pages (1874), chez Bourguet, Calas et Cie; — prix : 2 fr.

Une des bonnes œuvres à recommander aux personnes qui s'occupent de la moralisation et du bien-être des classes ouvrières, si intéressantes par leurs souffrances, par leurs égarements même, ce serait de répandre partout cet excellent livre, écrit par un homme compétent, rédigé sur le vif de la question sociale, plein de faits, de chiffres, de renseignements, et surtout de conseils utiles. Le répandre partout, disons-nous : chez l'ouvrier d'abord. Les premiers chapitres, purement historiques, et où, par parenthèse, l'auteur fait la part trop belle à la société grecque et romaine (pp. 10, etc.), sont trop savants et n'arrêteront guère un lecteur peu instruit ; mais, dès qu'il aura pénétré dans le corps même de l'ouvrage, il y puisera de si pratiques conseils, des idées si vraies et si saines, des exemples si instructifs, qu'il en fera son manuel préféré, et sera toujours meilleur après cette lecture. Il y apprendra, par exemple, où réside la force réelle, comment il peut la défendre et la développer ; ce que tendent à faire de lui les coalitions et les grèves, et encore plus

les sociétés secrètes, telles que l'internationale ; à quels désordres le conduiront certains types hideux de Démosthènes d'ateliers ; comment, au résumé, il reste toujours la victime des agitateurs qui l'exploitent, et font de son corps une barricade derrière laquelle ils abritent leurs précieuses personnes pour l'instant du triomphe ; de quelle manière il doit traiter avec le patron, élever sa famille, pourvoir à l'apprentissage de ses enfants ; quel grave intérêt il y a pour lui à observer la loi du dimanche, et à se rapprocher de son ami et protecteur naturel, le prêtre ; enfin, quelles ressources lui sont préparées, à lui et aux siens, dans les œuvres catholiques, patronages, cercles, Sainte-Famille, bibliothèques populaires, œuvre de Saint-Vincent de Paul. etc. Sur cette dernière, il est un chapitre, le IX<sup>e</sup>, intitulé *l'Apparition*, que nul ne lira sans une émotion profonde : comment s'en défendre en face d'une scène où le désespoir d'une famille d'ouvriers, arrivé au paroxysme de la colère, de l'impunité et du blasphème, s'apaise à la vue soudaine d'un fils de saint Vincent, et fait place aux tendresses de la reconnaissance ? Le travailleur s'assurera, en outre, que l'auteur le connaît bien, qu'il a vu de près ceux dont il parle, qu'il sait apprécier les difficultés de leur existence, les sollicitations perverses et les dangers perpétuels de découragement ou de séduction auxquels ils sont butte, et qu'enfin il les aime sincèrement. C'est un ami instruit et honnête s'adressant à des amis honnêtes aussi, mais moins formés, ayant besoin qu'on les éclaire, qu'on leur indique le péril et qu'on les rappelle à eux-mêmes.

Le patron profitera non moins à l'école de M. Chaulin. D'importantes vérités lui sont dites, des voies lui sont montrées, on lui offre même des principes d'économie sociale qui ne sont malheureusement pas familiers à tous. La question des associations diverses, de consommation, de crédit, de production, de bénéfices, de retraite, de secours mutuels, est traitée clairement et suffisamment, aussi bien que celle des vrais intérêts du fabricant.

Aux classes riches et dirigeantes le livre révélera, si elles se faisaient illusion à cet égard, la nature de l'immense ébranlement social auquel nous assistons, et qui peut un jour tout engloutir. M. Chaulin a sondé l'abîme, il le connaît à fond, et il faut l'entendre exposer les seuls préservatifs avoués par le bon sens, marqués par la raison. Ces classes ont leur chapitre à elles ; il ne doit pas être négligé, car il y va de l'avenir du monde, rien de moins.

gurer dans notre langue en l'écrivant *Térèse*, en dépit de l'histoire, de la grammaire et des premières notions de linguistique. Rencontrant *Teresa* en espagnol, il traduit bravement *Térèse*, et aussitôt il se félicite de ce qu'il regarde comme un acte de haute restitution. Mais alors comment lui pardonner d'avoir rendu *santa Caterina da Genova* par *sainte Catherine* de Gênes, lorsqu'il fit la traduction de ses œuvres italiennes? Comment s'expliquer, relativement au présent livre, que, trouvant dans le texte castillan *Baltazar Alvarez*, ou *Baldazar*, selon l'édition, il se soit permis de mettre en français *Balthasar*? N'est-ce pas, de tout point, le cas de *Teresa*? — *Balthazar*, dira-t-il, est un nom étranger, ayant le *th* dans l'idiôme oriental d'où il vient: soit; mais il voit donc bien que les Espagnols suppriment partout le *th* comme le *ph*, puisqu'ils écrivent *Baltasar*, *Alfonso*, *Ildefonso*, *filosofia*, *teologia*, *Cartagena*, et même *Cristo*, *Crisostomo*, *Matilda*, etc. Est-ce une raison pour mettre dans nos traductions: *Crist*, *Crisostome*, *philosophie*, *Cartagène*, *Alfonse*, *Matilde*? Le P. Bouix lui-même, inconséquent, avons-nous dit, n'en fait rien, et ces noms, dans son volume, reprennent la vraie forme que leur applique le français. D'où vient l'exception pour *Térèse* seul? *Teresa* est un nom grec, antérieur de treize siècles à la sainte dont il s'agit; un nom ayant le *thêta* en grec et le reprenant en latin, en français, en allemand, en anglais, en flamand, en portugais. Oui, en portugais: car les Portugais ont aussi une *bienheureuse Thérèse* dont ils font l'office, et une de leurs reines du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle, dont ils écrivent le nom *Thereza*. En latin, avons-nous dit: la bulle de canonisation porte expressément *Theresia*; et, si des livres liturgiques fautifs, imprimés par des Italiens ou des Espagnols, retranchent l'*h*, l'*Ordo* romain de chaque année, publié par la Chambre apostolique, rétablit scrupuleusement la vérité orthographique. Nom grec: car il figure dans une lettre de saint Chrysostome, consolant un mari de la mort de sa femme. Nom grec: car il est celui de la bienheureuse *Thérèse*, femme de saint Paulin, au IV<sup>e</sup> siècle, époque où les familles patriciennes de l'Espagne, comme de l'Italie et des Gaules, empruntaient leurs noms à cette langue (époque où, d'ailleurs, l'idiôme espagnol n'existait pas), témoins *Théodose*, *Eulampius*, *Hygin*, *Idace*, *Elpidius*, *Eugène*, *Pneumate*, etc., personnages espagnols de ce temps. — Sainte Thérèse du Carmel s'appelait, de sa famille, *Cépéda*: c'est au baptême qu'elle reçut le nom de l'une des pa-

trones de l'Espagne, comme avant elle l'avaient reçu la bienheureuse Thérèse de Portugal et dix autres reines. — Nom grec : les vrais bollandistes n'hésitent pas à l'affirmer : *Cum græcum id nomen sit, a theraô, venor, sicut a gelaô, rideo*, Gelasius (t. IV de juin, p. 207, lettre C, ancienne édition). — Nom grec : car les Espagnols même écrivent en français *Thérèse*, comme on peut s'en assurer en consultant le plus considérable et le plus estimé de leurs dictionnaires, celui de Vicente Salvá, complété par Guim ; t. I, p. 888 ; t. II, p. 646. Même affirmation dans le *Dictionnaire étymologique des noms propres* de M. Hecquet-Boucrand, p. 226, et dans celui de M. Léon Scott, p. 135. — La persistance du P. Bouix dans son erreur est donc un enfantillage indigne de lui, et, qu'il nous permette de le dire, un ridicule dont il serait vraiment temps qu'il s'affranchit. Que s'il désire des renseignements sur les disputes que suscita parmi les Espagnols la suppression du *th* dans leur orthographe, il lira utilement le P. de Isla, jésuite, *Historia del famoso predicador fray Gerundio de Campazas*, t. I, ch. 6°.

Nous recevions dernièrement sur cette question, et à propos de nos observations précédentes, une lettre pseudonyme saluée d'ignorances grammaticales. L'absence d'adresse ne nous a pas permis de répondre, et aussi l'impossibilité où nous nous verrions de faire recommencer ses classes à l'honorable correspondant, de qui nous soupçonnons, au surplus, le vrai nom, espagnolisé vraisemblablement pour la circonstance. Si notre supposition n'était pas fondée, et que notre correspondant fut vraiment espagnol, nous le prierions de consulter lui-même Vicente Salvá, et quelques-uns de ses compatriotes familiarisés avec la grammaire.

V. POSTEL.

**120. LE VRAI ET LE FAUX** en matière d'autorité et de liberté, d'après la doctrine du Syllabus, par le R. P. AT, prêtre du Sacré-Cœur. — 2 volumes in-12 de XII-500 et 490 pages (1874), chez Cattier, à Tours ; — prix : 8 fr. franco par la poste.

« Il n'y a dans le monde, dit très-bien le P. At, que deux forces : « l'autorité et la liberté. Le jeu de ces deux forces forme tout le « drame de l'histoire (t. I, p. ix). » En effet, tantôt l'autorité absorbe la liberté : alors la tyrannie opprime les peuples ; tantôt la liberté exagère ses droits et se prétend seule maîtresse : c'est l'ère des luttes violentes, des bouleversements, de l'anarchie ; tantôt l'autorité et la liberté se donnent le baiser de paix : alors revient la

tranquillité, et avec elle reparaissent les jours prospères. Mais, il faut bien l'avouer, ces temps d'équilibre et de grandeur sociale ne sont « que des accidents, tant ils sont rares et tant ils durent peu (ibid.). » C'est donc rendre un vrai service aux nations civilisées que de leur rappeler souvent ce qu'il y a de *vrai* et de *faux*, de bon et de défectueux dans les idées courantes sur l'*autorité* et la *liberté*, et de leur faire voir par quels secours on peut concilier ces deux grandes puissances, si fécondes quand elles sont unies, si funestes quand elles se séparent. Voilà le but du P. At. De là, trois parties dans son ouvrage : l'*autorité* : ses origines, sa mission, ses devoirs, ses abus ; — la *liberté* : ses sources, sa légitimité, son extension, ses déviations ; — le *libéralisme* : sa nature hybride, ses défauts intrinsèques, ses conséquences antireligieuses et antisociales.

L'auteur commence par constater que « l'autorité est à la base, « au centre et au sommet des choses ; » qu'elle est « la pièce maîtresse du système humain (t. I, pp. 2, 3). » Ce premier coup d'œil lui révèle qu'on ne doit point la considérer comme « une « abstraction, » mais comme « un principe. » Le simple bon sens l'oblige dès lors à conclure qu'elle vient de Dieu. « Ceux qui prétendent, remarque-t-il très-justement, que Dieu n'a rien à voir dans « les problèmes sociaux, et qui envisagent l'autorité comme un fait « brut et nécessaire, ne sont véritablement pas des philosophes très-« remarquables. En plein christianisme, cette erreur est monstrueuse (ibid., p. 9). » Il aurait pu ajouter que le pouvoir divin et le pouvoir humain sont attaqués d'ordinaire par les mêmes ennemis : preuve nouvelle de leur commune origine. — La mission de l'autorité n'offre point non plus de difficultés très-graves à quiconque sait réfléchir. Il y a là évidemment « un ministère au service de « Dieu et des hommes, » il doit y avoir conséquemment une garantie pour l'application de la justice à tous ses degrés et sous toutes ses formes, une protection assurée pour tous les intérêts religieux, politiques et autres. Mais la logique du raisonnement ne se reflète pas toujours dans les actes humains. Elle ne préside même qu'assez rarement à la direction des choses temporelles. Sainte dans son essence, l'autorité s'altère souvent « au contact du vase qui la contient. « L'humanité gâte tout. Les hasards de la vie, le jeu des passions, « les complications des événements confient le pouvoir tantôt aux « pervers, tantôt aux lâches, tantôt aux incapables, de temps en « temps aux plus dignes (ibid., p. 79). » Cette triste vérité fournit

au P. At l'occasion d'une hécatombe de souverains. Il en profite, et l'on dirait presque avec plaisir, si l'indignation ne suffisait à animer ses peintures. — Moins satirique dans le chapitre suivant, il trace d'une main très-sûre les devoirs des sujets devant les imperfections de ceux qui commandent. La vue de nos troubles politiques lui arrache alors cette proposition qui peut sembler dure à quelques-uns, mais dont la sagesse se démontre facilement : « La pire des au-  
« torités est préférable à l'absence de toute autorité (ibid., p. 108). » Il explique sa pensée dans les lignes suivantes : « Avec une autorité  
« quelconque, on a de l'ordre ; sans autorité, on sombre dans  
« l'anarchie... Les peuples sont placés dans cette alternative, d'en-  
« durer les imperfections de leurs chefs ou d'en changer chaque  
« matin, ce qui aboutit rapidement à l'anéantissement de l'autorité...  
« Or, lorsque, dans une nation, les révolutions deviennent péri-  
« odiques, qu'elles éclatent pour les plus légers prétextes et qu'elles  
« entrent, pour ainsi dire, dans les mœurs, le mal suit une marche  
« ascendante : chaque révolution met les affaires dans un état pire que  
« le précédent. Si rien n'arrête cette course vertigineuse, les jours de  
« cette nation sont comptés (ibid., pp. 108, 109). » Ce n'est pas,  
d'ailleurs, qu'il incline vers le fétichisme césarien. Il admet, au con-  
traire, un cas où « le respect de l'autorité cesse d'avoir un effet utile :  
« c'est celui où l'autorité, méconnaissant la mission et les devoirs  
« qu'elle impose, tourne la force contre la société et compromet ses  
« destinées (ibid., p. 143 ). » Dans ce cas, il reconnaît pour légitimes  
la résistance *légale* et la résistance *passive*. Cette théorie fondée, on  
le sait, sur le témoignage des hommes les plus graves, sauvegarde  
en même temps « la noblesse de l'obéissance, » et relègue parmi  
les utopies dangereuses la prétendue « souveraineté du peuple. »  
Car la souveraineté du peuple, telle qu'on l'entend d'ordinaire, c'est  
le droit de repousser toute autorité qui déplaît et de renverser  
aujourd'hui ce qu'on édifiait hier. C'est l'athéisme appliqué à la  
politique, c'est le déplacement de la tyrannie, c'est le désordre le  
plus monstrueux élevé à la hauteur d'un axiôme (ibid., pp. 255 et  
suiv.). — En définitive, voilà où nous en sommes, ou peu s'en faut.  
Comment sortir de là ? Le P. At le dit trop bien pour que nous ne le  
citions pas : « La solution du problème est dans le principe reli-  
« gieux... La religion, qui est la science maîtresse de la vie, dit  
« le dernier mot sur toutes les questions relatives à l'autorité... Si  
« le sentiment de Dieu est profond dans les masses, le respect de



« l'autorité est général ; si Dieu s'en va des esprits, le respect de  
« l'autorité ne lui survit pas. C'est donc de Dieu que nous avons  
« besoin ; c'est Dieu qu'il faut proclamer, c'est son honneur qu'il  
« faut défendre... Les ennemis de la société, pour mieux la détruire,  
« ont commencé par arracher de ses fondements la pierre angulaire  
« qui supporte tout : cette pierre, c'est Dieu. Profitons de l'exemple  
« qu'ils nous donnent : reprenons, sans fausse honte, la pierre ré-  
« prouvée par les architectes du mal ; jetons-la de nouveau sous les  
« assises de notre civilisation suspendue en l'air, et elle recouvrera  
« la solidité dont elle a joui si longtemps (ibid., pp. 371 et suiv.). »

Le problème de la *liberté* n'est pas moins difficile que celui de l'autorité. « Sur le terrain scientifique, il a produit des démêlés  
« célèbres ; sur le terrain politique, il devait causer des orages ter-  
« ribles (ibid., pp. 387, 388). » Nous avons connu ces orages, et  
nous portons encore les blessures qu'ils nous ont laissées. Le P. At délimite nettement ce que la liberté a de bon, de beau, de durable, et ce qui, intrinsèquement ou extrinsèquement, peut la rendre dangereuse. La thèse précédente abrège nécessairement celle-ci. Néanmoins, dans ses limites plus restreintes, cette seconde partie renferme de belles et fortes choses. La philosophie et la théologie en forment encore la base. Saint Thomas en occupe les premières pages, ce qui n'est pas précisément une mauvaise note. Or, le corollaire de ces éléments scolastiques se trouve résumé dans les lignes suivantes, qui méritent d'être sérieusement méditées : « La liberté consiste dans la  
« faculté d'affirmer le vrai et de pratiquer le bien ; elle consiste  
« encore dans l'impuissance d'affirmer l'erreur et de faire le mal.  
« La loi est tyrannique quand elle combat le vrai et le bien ; donc  
« elle est tyrannique quand elle autorise l'erreur et le mal (ibid.,  
« p. 425). » Inutile de faire remarquer que ce qui est dit ici de la loi s'applique aussi à l'individu. « Cependant, continue l'auteur,  
« dans la langue du temps, on appelle constitutions libérales celles  
« qui donnent des droits égaux à la vérité et à l'erreur. Nous ne  
« sommes pas d'accord avec les principes... Les libertés contraires  
« se limitent mutuellement et aucune n'est pleine. Il y a donc  
« transaction par la force des choses... Quand la vérité et l'erreur  
« sont en présence, c'est la vérité qui paie tous les frais du concor-  
« dat... La vérité est donc opprimée alors même qu'elle peut user  
« largement du droit qu'on lui laisse. Quand un voyageur dévalisé  
« par un larron ne conserve sa vie qu'au prix d'une portion de

« l'argent dont il était chargé, on ne peut pas dire qu'il est très-heureux et que son adversaire est magnanime (ibid., pp. 425, 426). »  
— Mais cette seconde partie n'est pas seulement théorique. Après la théorie vient l'application, du moins au point de vue le plus pratique et le plus opportun. C'est la réfutation du libéralisme contemporain. Le P. At juge cette nouvelle forme de l'erreur dans son origine, dans sa nature intime, dans ses effets relativement à la religion, à la morale, à la science, à la politique, et il arrive à cette conclusion contre laquelle personne n'a le droit de s'inscrire : « C'est le libéralisme qui a produit l'esprit révolutionnaire (t. II, p. 111). » On pourrait peut-être dire aussi : le libéralisme, c'est une nuance de l'esprit révolutionnaire.

Dans la troisième partie de son grand et judicieux travail, le P. At instruit le procès des catholiques libéraux. La tâche est difficile et délicate ; mais il domine parfaitement son sujet et le traite avec un tact irréprochable. Il distingue prudemment, d'abord, entre les hommes et les doctrines. Il avoue ensuite que les doctrines elles-mêmes sont, dans l'espèce, fort difficiles à saisir. « Nous sommes, dit-il, en présence d'une théorie qui porte un nom commun, et qui pourrait en prendre autant qu'il existe d'individus ardents à la saisir. Elle est protéiforme ; elle se dérobe aux investigations, parce qu'elle se modifie au moment où l'on croit la saisir. Ce n'est pas toujours la sincérité qui lui manque : c'est sa nature de répugner à la formule et de n'y entrer entièrement à aucune condition. Ceci explique pourquoi la lutte est si vive, et pourquoi les malentendus fourmillent. C'est pour une raison semblable que les conversions sont si rares, et que les avertissements les plus clairs de l'Eglise demeurent sans effet (ibid., p. 165). » Cette première esquisse contient déjà une critique dont les esprits superficiels peuvent seuls méconnaître la justesse et la portée. Nous assistons ensuite à la naissance du libéralisme catholique et nous étudions son développement jusqu'à l'époque actuelle, qui est évidemment celle de la maturité, car déjà paraissent les signes avant-coureurs de la vieillesse. Pour répondre aux objections de ses adversaires et pour montrer combien leurs idées sont vacillantes, quand elles ne sont pas radicalement fausses, le P. At prouve que l'Eglise catholique n'est ennemie d'aucun progrès ; qu'elle a pris, au contraire, l'initiative de tout ce qui s'est fait de plus grand dans le monde ; qu'elle bénit tout ce qui peut améliorer le sort de l'humanité, à

quelque point de vue que ce soit; qu'elle n'a pas, par conséquent, à se réconcilier avec la société moderne, mais que la société doit se réconcilier avec elle; que ses faux amis, au lieu de la servir, comme ils le prétendent, la tueraient si elle n'était immortelle; enfin qu'il n'y a de salut pour nous que dans son infailible et maternelle direction.

Voilà, dans ses lignes principales, la grande thèse du P. At. Mais nous conjurons nos lecteurs de ne pas croire que notre résumé, sec et terne, puisse leur en donner une idée complète. Ce travail n'est pas seulement solide, il est encore vif et brillant. Les citations, les allusions, les réflexions ingénieuses et piquantes y surabondent. Le style est étincelant de verve, trop même parfois. C'est, pour tout dire en un mot, une œuvre d'un très-grand mérite. Nous ne regrettons qu'une chose : qu'elle n'ait pas une forme assez populaire; mais il est beau encore de pécher par excès de perfection.

---

#### PROFESSION DE FOI D'UN SAVANT.

Nous trouvons à la fin d'un mémoire sur la *Science devant la grammaire*, lu par M. Chevreul, le célèbre chimiste, dans la séance de l'académie des sciences du 14 septembre dernier, une profession de foi qu'il nous semble utile de faire connaître. Nous l'empruntons aux *Comptes rendus hebdomadaires* de cette académie, livraison de septembre 1874, pages 631-633.

« Je me suis demandé si, à une époque où plus d'une fois on a dit que la science moderne mène au matérialisme, ce n'était point un devoir, pour un homme qui a passé sa vie au milieu de ses livres et dans un laboratoire de chimie à la recherche de la vérité, de protester contre une opinion diamétralement opposée à la science, et tel est le motif pour lequel, en disant qu'il n'a jamais été *ni sceptique ni matérialiste*, il en expose les raisons.

« *La première opinion* concerne la certitude que j'ai de l'existence de la matière hors de moi-même.

« *Je n'ai donc jamais été sceptique.*

« *La seconde* est une conviction de l'existence d'un être divin, créateur d'une double harmonie : l'harmonie qui régit le monde inanimé et que révèlent d'abord la science de la *mécanique céleste* et la science des *phénomènes moléculaires*, puis l'harmonie qui régit le monde organisé vivant.

« *Je n'ai donc jamais été matérialiste*, à aucune époque de ma vie mon esprit n'ayant pu concevoir que cette double harmonie, ainsi que la pensée humaine, ait été le produit du hasard.

« Donnons quelques développements à ces harmonies, à cette convenance de toutes les parties que nous distinguons dans le monde extérieur pour constituer des ensembles de différents ordres, et commençons par les harmonies du monde inanimé, pour en déduire l'existence du monde extérieur, indépendant de notre individualité.

« *Harmonie des astres.* — Les révolutions des corps célestes autour de notre soleil, si heureusement coordonnées par le calcul, conformément à la loi de la gravitation, la distribution de la chaleur et de la lumière sur notre terre, si conforme à la position de la terre relativement au soleil, sont la démonstration la plus éclatante de l'existence de la matière du monde extérieur, étrangère à nous-mêmes.

« Certainement cette apparition des planètes de notre système solaire sur l'horizon à des époques si bien déterminées, et la science annonçant à coup sûr des années d'avance les éclipses et leur durée, mettent l'existence de la matière étrangère à notre moi hors de toute contestation pour les esprits éclairés les plus positifs.

« *Harmonie des actions moléculaires.* — Les impressions causées par des corps placés hors de nous, que nous entendons et enfin que nous pouvons toucher, n'ont pas toujours été interprétées comme je les interprète, quoique la résistance que nous éprouvons lorsque nous touchons un corps me paraisse insuffisante pour conclure que cette résistance ne peut être produite que par une matière impénétrable à mon moi, qui la touche avec la pensée de la pénétrer. Cette matière résistant à ma volonté, dès lors je la juge étrangère à mon moi et je la rapporte au monde extérieur; et à cet égard le toucher est le *sens philosophique*. En définitive, sauf le sens du toucher, je conçois les sceptiques d'avoir considéré les quatre autres sens comme ne prouvant pas l'existence de la matière du monde extérieur.

« Mais il n'en est plus de même lorsque des corps dans un état convenable sont mis en contact, et qu'il se développe des phénomènes moléculaires dont l'étude se rattache à la chimie. Ces phénomènes, quoique la science soit loin d'être parfaite, se reproduisent avec une constance telle, et, s'ils sont mesurables, ces mesures sont si précises et les différences peuvent être si grandes, en comparant les propriétés des corps avant l'action à celles qu'ils manifestent après

- fidèles pour tous les jours de l'année*, par M. LE CURÉ DE SAINT-SULPICE; — 4<sup>e</sup> édition, revue, corrigée et augmentée. — 3 vol. in-12 de XVI-458, XVI-432 et XVI-476 pages, chez Lecoffre fils et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 9 fr.
- Voir, sur la 1<sup>re</sup> édition, notre t. XLVI, p. 132.
- Au moment où nous corrigeons les épreuves de la présente livraison, les cloches de Saint-Sulpice nous appellent aux obsèques de l'auteur de cet excellent ouvrage : arrivé en moins de trois ans à la 4<sup>e</sup> édition, M. l'abbé Hamon est décédé le 16 de ce mois, à l'âge de 80 ans, après avoir administré pendant plus de 20 ans, la grande et religieuse paroisse de Saint-Sulpice. Nous espérons pouvoir dire quelques mots le mois prochain de sa vie si laborieuse et si sainte.
- Mois (six) dans le Far-West. Voyages et aventures**, par M. le baron DE WOGAN; — 2<sup>e</sup> édition. — 1 vol. in-12 de 328 pages, chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50.
- Morceaux choisis des pères de l'Eglise latine. Tertullien, saint Cyprien, Lactance, saint Paulin, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, d'après les lectures publiées par M. Nourrisson, avec des notices, des sommaires et des notes.** — 1 vol. in-18 de XXIV-396 pages, chez Hachette et Cie; — prix 2 fr. 25.
- Nouvelle collection de classiques.
- Morceaux choisis des grands écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle, accompagnés d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue du XVI<sup>e</sup> siècle.** par M. AUGUSTE BRACHET, membre de la société de linguistique. — 1 vol. in-12 de CII-322 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 3 fr.
- Nous autres**, par M. J. GIRARDIN, auteur des *Braves Gens*; — ouvrage illustré de 192 gravures dessinées sur bois par M. E. BAYARD. — 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 318 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 5 fr.
- Œuvres (nouvelles) choisies de Mgr DOPANLOUP, évêque d'Orléans, membre de l'Assemblée nationale.** — T. VI : *Œuvres pastorales*. — 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 494 pages, chez E. Plon et Cie, et chez C. Douniol et Cie; — prix : 6 fr. 20 c.
- Organisation chrétienne de l'usine**, par UN INDUSTRIEL. — Congrès de Nantes, août 1873, 11<sup>e</sup> question. — Congrès de Lyon, août 1874, 27 et 28<sup>e</sup> question — 2 brochures in-8<sup>o</sup> de 40 et 51 pages, au bureau central de l'union, 32, rue de Verneuil, à Paris; — prix : 50 centimes chacune.
- Parà (un)**, comédie en un acte, pièce comique et morale, écrite pour les associations catholiques ouvrières, par M. MARESCHAL-DUPLESSIS. — In-18 de 24 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L. Kittler, à Leipzig; — prix : 50 cent.
- Répertoire dramatique ouvrier, n<sup>o</sup> 3.
- Pèleriages (les saints) de Paray-le-Monial et de Verosvres, à la gloire du sacré-cœur de Jésus et en l'honneur de la B. Marguerite-Marie Alacoque**, par M. l'abbé CUCHERAT, chanoine honoraire; — 3<sup>e</sup> édition, augmentée d'une petite histoire de Paray-le-Monial, etc. — 1 vol. in-18 de 180 pages, chez Boyer-Janin, à Châlon-sur-Saône, chez Briday, à Lyon, et chez Le Clère et Cie, à Paris. — Prix : 1 fr. 50.
- Poches (les) de mon oncle**, par Mme DE STOLZ; — ouvrage illustré de 20 vignettes, par M. BERTALL. — 1 vol. in-12 de 241 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 2 fr. 25.
- Bibliothèque rose illustrée.
- Restez au village**, par M. EGINHARD. — 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 222 pages, chez Curot; prix : 1 fr. 50.
- Robinsonnette, histoire d'une petite orpheline**, par M. Eugène MULLER, illustrée de 22 vignettes dessinées sur bois, par M. F. LIX. — 1 vol. in-12 de 282 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 2 fr. 25.
- Bibliothèque rose illustrée.
- Soirées (les) amusantes, recueil nouveau et varié de piquantes anecdotes, bons mots, plaisanteries, plaidoyers comiques, calembours, aneries, joyeux devis, etc.**; — 10<sup>e</sup> édition. — 1 vol. in-18 de 306 pages, chez C. Dillet; — prix 2 fr.
- Soldats (les) du pape. Un dévouement filial**, par M. Gabriel CERNEY; — 2<sup>e</sup> édition. — 1 vol. in-12 de 232 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 80 c.
- Terre (la) de servitude**, par M. H. STANLEY, auteur de *Comment j'ai retrouvé Livingstone*; — ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par M. J. LEVOISIN, et illustré de 12 gravures dessinées sur bois, par M. P. PHILIPPEAUX. — 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 284 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 5 fr.
- Vieux (le) de la Sapinière**, par Mme COLOMB; — ouvrage illustré de 85 vignettes, par M. A. MARIE; — 2<sup>e</sup> édition. — 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> de 338 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 5 fr.
- Voir, sur la 1<sup>re</sup> édition, notre t. XLIX, p. 83.
- Voyantes (les deux) en Alsace. Relation d'une visite qui leur est faite par un prélat romain.** — In-12 de 34 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 25 cent.

# TABLES.

---

## I

### **TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.**

- Académie (l') française : Discours de réception de M. Saint-René Taillandier, 5, 89. — Réponse de M. Nisard à M. Saint-René Taillandier, 257. — Rapport de M. Patin sur les concours de 1874, 177. — Séance annuelle du 13 août 1874, 161.
- Bibliothèque (la) démocratique, 328.
- Bulletin sommaire des principales publications du mois de juillet 1874, 85; — du mois d'août, 174; — du mois de septembre, 256; — du mois d'octobre, 334; — du mois de novembre, 418, — du mois de décembre, 482.
- Calomnie (une vieille) enfin démentie, 78.
- Discours de réception de M. Saint-René Taillandier, 5, 89.
- Guizot (François-Pierre-Guillaume); 254, 337.
- Nécrologie, 254.
- Ouvrages condamnés et défendus par la S. congrégation de l'index, 161.
- Profession de foi d'un savant, 410.
- Rapport de M. Patin sur les concours de 1874; 177.
- Réponse de M. Nisard à M. Saint-René Taillandier, 257.
- Revue des recueils périodiques du 16 juin au 15 juillet 1874, 79; — du 16 juillet au 15 août, 169; — du 16 août au 15 septembre, 254; — du 16 septembre au 15 octobre, 329; — du 16 octobre au 15 novembre, 413; — du 16 novembre au 15 décembre, 477.
- Séance annuelle de l'académie française du 13 août 1874, 161.
- 

## II

### **TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.**

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

*Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.*

- N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent AUX ENFANTS.  
 2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.  
 3. — les ouvrages qui conviennent AUX JEUNES GENS et AUX JEUNES PERSONNES.  
 — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.  
 4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, AUX PÈRES et AUX MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.  
 5. — les ouvrages qui conviennent AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.  
 6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.  
 †. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.  
 †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement AUX ECCLÉSIASTIQUES.  
 A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.  
 Y. — les livres absolument MAUVAIS.  
 M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.  
 R. Placée toujours après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.  
 Y. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1—5 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 5, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

**A.**

3. 4. \*. †. Abrégé du catéchisme historique, dogmatique et moral de l'abbé Guillois, 196.  
 5. Apôtres (les), examen critique du second écrit de M. Renan sur les origines du christianisme, par M. l'abbé T.-G. Lamy, 427.  
 A. Arc (Jeanne d') l'épée de Dieu, ouvrage posthume de M. Alexandre Guillemin, revu et complété par M. A. Rastoul, et illustré par M. S. Langlois, 429.  
 2-4. Arts (les) et métiers, par un professeur, 432.  
 3. 4. Atlas (nouvel) de géographie pratique, destiné aux écoles secondaires et professionnelles : texte en regard, avec questionnaire, par M. Mareschal-Duplessis, 270.  
 4. \*. Aux hommes indifférents en matière religieuse, par M. J.-B. Feyens, 102.  
 \*. Auxiliatrices (les) du purgatoire, par le P. Blot, 378.

- A. Aventures de Télémaque, suivies des aventures d'Aristonouïs, par Fénelon, illust. par M. V. Foulquier, 496.
- 1. Avis spirituels pour les âmes qui aspirent à la perfection, 274.
- \*. Avis (nouveaux) spirituels pour servir à la sanctification des âmes, 274.
- \*. Avis spirituels pour servir à la sanctification des âmes, 274.

**B.**

- 4. Béatrix, par Mlle Marie Maréchal, 273.
- 3. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 36, 207.
- 4. Blanda, par M. J. Bousquet, 104.
- 4. \*. Bonaventure (le cardinal saint), évêque d'Albano, patron de la ville de Lyon, sa vie, sa mort et son culte à Lyon, 347.
- \*. Bonheur de la vie, lettres à une jeune fille après sa première communion, par Mlle A. Durand de la Grangère, 106.
- Bon sens, Voir SENS.
- 3. Buffon (le) de la jeunesse, choix des plus beaux morceaux; curiosités, mœurs et habitudes des animaux, 348.

**C.**

- 3 B. Cadeau (le) de noce, histoire d'une jeune fille pauvre, par Mme A. Teram, 19.
- 4. \*. Cantiques de saint Alphonse de Liguori, traduits par le P. Hayois, rédemptoriste, mis en musique par le P. Deleval, 294.
- 4. \*. Cantiques pour l'avent, la Noël et autres fêtes de l'année, publiés et mis en musique par le P. Deleval, 294.
- 3-6. Caractères (les) de La Bruyère, illustr. par M. V. Foulquier, 496.
- Y. Cas de conscience (trois) relativement aux lois de mai, 464.
- A. Castillon (Monsieur), par M. Balech-Lagarde, 277.
- 4. 5. Catacombes (les) de Rome et la doctrine catholique, par le R. abbé des bénédictins de Beuron (Allemagne), dom Maurus Wolter; seule traduction autorisée pour l'œuvre Saint-Michel, ornée de gravures sur bois, avec une introduction par M. l'abbé J.-E. Darras, 350.
- 4. 5. Catholicisme (le) et la France, par M. le comte Gazan de la Peyrière, avec la collaboration de M. le vicomte de la Peyrière, 407.
- A. Ce que disent les champs, par Mme la baronne de Mackau, 493.
- A. Ce qu'on voit en Gascogne, par M. Balech-Lagarde, 277.
- \*. Cérémonies (les) de l'Eglise expliquées aux fidèles, par Mgr de Conny, 497.
- 3-5. Chaleur (la) mode de mouvement, par John Tyndall; — 2<sup>e</sup> édition française, traduite de l'anglais sur la 4<sup>e</sup> édition, par M. l'abbé Moigno, 23.
- 4-6. Christianisme (le) et les temps présents, par M. l'abbé Em. Bougaud, 25.



3. 4. Classiques (nouveaux) latins, tirés des *Mélanges littéraires* de l'abbé Gorini, par MM. *Martin* et *Monier*, 284.
4. Clef (la) d'or, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 499.
- †. \*. Cœur (le sacré) de l'Homme-Dieu, sermons prêchés à Besançon et à Paray-le-Monial, en juin 1873, par M. l'abbé *Besson*, 53.
4. 5. Colonie (la) de Cîteaux, sa fondation, son développement et ses progrès, son état actuel; suivi d'une notice sur le système pénitentiaire appliqué spécialement aux jeunes détenus et sur les établissements destinés à les recevoir, par M. L.-C. *Michel*, 409.
4. 5. R. Concordat (le) de 1804, par Mgr *de Méneval*, 353.
4. 5. Conférences de Notre-Dame de Paris, avert 1873 : Jésus-Christ et les unités sociales, par le P. *Matignon*, 204.
4. Correspondance de *Lamartine*, publiée par Mme Valentine de *Lamartine*, 434.
- 4 R. Correspondance inédite du chevalier *Daydie*, faisant suite aux lettres de Mlle Aïssé, publiée sur les manuscrits originaux, avec introduction et notes, par M. Honoré *Bonhomme*, 412.
- \*. Cours complet d'instruction pour la retraite et pour le jour d'une première communion, par M. l'abbé *Brugalé*, 357.
4. 5. †. Cours supérieur d'instruction religieuse, par Mgr le docteur *Martin*, évêque de Paderborn, trad. de l'allemand par M. l'abbé J. *Eicher*, 442.
4. Cousins (les) de Normandie, roman pastoral du temps de la terreur, par M. Ch. *d'Héricault*, 445.

#### D.

- A. Débuts (les) de Justin, par M. *Balech-Lagarde*, 277.
- A. Des marais aux dunes, par M. *Balech-Lagarde*, 277.
- A. Dîners (les) de Saint-Blancard, par M. *Balech-Lagarde*, 277.
- A. Discours sur l'histoire universelle, par *Bossuet*, avec une préface par M. *Poujoulat*, illust. par M. V. *Foulquier*, 496.
5. †. Divinitate (de) et canonicitate sacrorum bibliorum generatim et singulatim, auctore J. Francisco *Marchini*, curantibus A. *Giovanini* et S. *Villoresi*, 448.
- 4-5. \*. Divinité de Jésus-Christ, introduction aux saints Evangiles, par M. l'abbé *Dehaut*, 358.

#### E.

4. Ecorce (l') terrestre. Les minéraux, leur histoire et leurs avantages dans les arts et métiers, par M. Emile *With*, 467.
4. Education (l') dans la famille et dans les écoles, questions pratiques, par le P. *Tissot*, 446.
3. En congé, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, vignettes par M. A. *Marie*, 450.

3. *Enfant (l') de chœur organiste*, par le frère *Achille de la Miséricorde*, 34.
3. \*. *Enfants (les) martyrs ou confesseurs de la foi*, 207.
- \*. *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion*, à l'usage des associés de la communion réparatrice, 53.
2. *Entretiens du père Rocco avec les ouvriers agricoles*, publiés par *un Instituteur*, 34.
5. 6. *Erasmus. Etude sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Gaston *Feugère*, 285.
6. *Essai sur la méthode et les fondements de la philosophie*, par M. l'abbé *Piques*, 117.
4. 5. *Etat (l') de la France au 18 brumaire*, d'après les rapports des conseillers d'Etat chargés d'une enquête sur la situation de la république, avec pièces inédites de la fin du directoire; publiés pour la première fois et précédés d'une préface et d'une introduction, par M. Félix *Rocquain*, 288.
- Y. *Etrennes (les) chrétiennes*, par une réunion de pasteurs et de laïques, 359.
3. *Etudes de la nature*, par *Bernardin de Saint-Pierre*, 36.
- A. *Excursion à Rome*, journal de voyage de M. le chanoine P. *Claesens*, traduit du flamand par M. Guill. *Lebrocquy*, 207.
- Y. *Exposition (respectueuse) et supplication à l'épiscopat prussien*, parole de conciliation, par Vincent *Sincère*, 161.

## F.

3. *Fabliaux à l'usage des enfants*, par le P. *Champeau*, 361.
4. *Famille (une) pendant la guerre (1870-1871)*, par Mme B. *Boissonas*, 162, 191.
4. 5. *Familles (les) et la société en France avant la révolution*, d'après des documents originaux, par M. Charles *de Ribbe*, 37.
4. *Femme (la) du docteur*, par Miss *Braddon*, traduit de l'anglais par M. Charles-Bernard *Derosne*, 209.
4. 5. R. *Français (les) du XVII<sup>e</sup> siècle*, par M. Charles *Gidel*, 119.
5. *France (la), le pape et l'Allemagne*, par M. Louis *Guillebert*, 120.

## G.

- A. *Gens (les braves)*, par M. J. *Girardin*, 162, 191.
5. *Goethe et Schiller*, par M. A. *Bossert*, 163, 182.
4. *Goethe, ses précurseurs et ses contemporains*, par M. A. *Bossert*, 163, 182.
3. \*. *Guide (le) des adolescents avant et après la première communion*, par le P. *Ambroise de Bergerac*, 293.
2. *Guide (le) des gens de travail pour être heureux dans ce monde et dans l'éternité*, par M. l'abbé A. *Mouzé*, 121.
4. *Guillaume le réfractaire*, par M. *Venet*, 363.

**III.**

4. \*. Harmonies pieuses : solos, duos, trios et quatuors ( paroles françaises ), avec accompagnement de piano ou d'orgue, à l'usage des chapelles et des maisons d'éducation, par M. Félix Clément, 294.  
A. Henri IV, par M. de Lescure, 463, 478.
3. 4. Histoire abrégée de la littérature grecque, par M. l'abbé J. Verniolles, 450.
4. 5. Histoire d'Alcibiade et de la république athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans, par M. Henri Houssaye, 464, 482.
- 4 R. Histoire (l') de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits enfants, par M. Guizot, gravures par M. A. de Neuville, 422.  
\*. Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie et des origines de la dévotion au cœur de Jésus, par M. l'abbé Em. Bougaud, 368.
4. 5. Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs de 1789 à 1804, par M. Jules Sauzay, 427, 463, 483.
- 5 R. Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. Edmond Hugues, 464, 478.  
A. Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, par Marie-Edmée, 463, 493.
5. Histoire des chevaliers romains, par M. E. Belot, 464, 478.
4. 5. Histoire des états<sup>g</sup> généraux, par M. Georges Picot, 463, 477.  
4. Histoire des Français dans l'Inde, depuis la fondation de Pondichéry jusqu'à la prise de cette ville (1674-1764), par le lieutenant-colonel Malleson, gouverneur de S. M. le roi de Mysore ; — traduction de Mme S. Le Page, 438.
4. \*. Histoire du très-saint sacrement de Miracle, augmentée du traité des miracles et de la monographie de la chapelle Salazar, par M. Félix de Grave-Hellin, 215.  
A. Histoire du vénérable Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'institut des frères des écoles chrétiennes, par M. Armand Ravelet, 452.
- 4 R. Histoire littéraire, galerie des écrivains : genres, caractères et portraits, par M. Ch. Roblot, 43.  
Y. Histoire politique des papes, par M. P. Lanfrey, 298.

**II.**

4. 5. Isaïe (le Prophète) traduit en vers français, par M. P. Soullié, avec la collaboration de feu M. l'abbé L. Legéard de la Diriays, 484, 457.
4. 5. Italie (l'), études historiques, par M. Alphonse Dantier, 464, 484.

**J.**

4. Jardin (le) potager et la basse-cour du curé et de l'instituteur rural, par M. Augustin Sarti, 444.

- 5-6. \*. Jésus-Christ dans le plan divin de la rédemption, pour faire suite à Jésus-Christ dans le plan divin de la création ; — ouvrage posthume de M. l'abbé Louis-Marie *Pin*, publié par M. l'abbé Xavier *Deidier*, 306.
- \*. Jésus révélant les trésors de son cœur, ou Recueil de toutes les révélations faites à la bienheureuse Marguerite-Marie sur le sacré-cœur de Jésus, reproduites intégralement, avec un abrégé de la vie de la servante de Dieu, ses pensées, ses pratiques et les promesses de Notre-Seigneur relatives à cette dévotion, ainsi que la description des endroits du monastère qui rappellent le souvenir de la bienheureuse et de ses communications divines, par *un Pèlerin de Paray-le-Monial*, 53.
4. 5. Jurisconsultes (les grands), par M. A. *Rodière*, 308.

### II.

- M. Lecture sur le baptême, par M. l'abbé Th. *Alleau*, 374.
- A. Lettres choisies de Mme de *Sévigné*, avec une notice par M. *Poujoulat*, illust. par M. V. *Foulquier*, 497.
4. 5. Libre-penseur (le) solidaire, suivi d'une correspondance avec Saint-Beuve et de deux lettres autographes de ce critique, relatives à ses festins du vendredi saint, par M. *Gustave de Longeville*, 373.
- \*. Liguori (saint Alphonse de), docteur de l'Eglise, par l'auteur de la Vie du bienheureux *Fourier*, 45.
- 4 R. Littérature (la) allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique, par M. A. *Bossert*, 463, 482.
5. 6. †. Livres (les) saints vengés, ou la Vérité historique et divine de l'Ancien et du Nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes, et surtout des mythologues et des critiques rationalistes, par M. l'abbé J.-B. *Glairé*, 374.

### III.

2. Manuel élémentaire classique d'agriculture, d'arboriculture et de jardinage, par M. Louis *Gossin*, 185.
- \*. Marguerite (la) des Marguerites, par le P. *Coste*, 47.
4. 5. Marie-Antoinette, correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argentau, avec les lettres de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette, publiées, avec une introduction et des notes, par M. le chevalier Alfred d'*Arneht* et M. A. *Geffroy*, 48, 424.
- \*. Méditations inédites, par A. *Gratry*, 240.
5. Morale (la) universelle, par M. *Eschenauer*, 462, 489.
4. 5. Mot (un) sur l'école laïque obligatoire, 442.

**N.**

5. Nations catholiques et nations protestantes, par M. l'abbé Félix *Protois*, 377.
4. Naufragés (les), ou Vingt mois sur un récif des îles Aukland, par M. F.-E. *Raynal*, 462, 490.
- 4 R. Nomade (un) (Safar-Nadgi), les Russes à Samarkand, par le prince Joseph *Lubomirski*, 217.
- \*. Notice sur la révérende mère Marie de la Providence, fondatrice de la société des religieuses auxiliatrices des âmes du purgatoire, 378.
- \*. Notions doctrinales et pratiques sur la dévotion au sacré-cœur de Jésus, suivies d'un appendice sur la dévotion au sacré-cœur de Marie, par le P. Xavier de *Franciosi*, 53.

**O.**

5. Œuvres dramatiques de Calderon, par M. Antoine de *Latour*, 464, 485.
5. Œuvres dramatiques de Lope de Vega, par M. Eugène *Baret*, 464, 485.
- 3-6. Oraisons (les) funèbres de *Bossuet*, suivies du sermon pour la profession de Mme de la Vallière, du panégyrique de saint Paul et du sermon sur la vocation des gentils, avec des notices par M. *Poujoulat*, illust. par M. V. *Foulquier*, 497.
2. Ouvrier (l'), ses devoirs et ses droits, par M. G. *Chaulin*, 382.

**P.**

4. 5. Papes (les quatre derniers) et Rome durant leur pontificat, par S. Em. le cardinal *Wiseman*; — traduit de l'anglais, par M. Richard *Viot*, 444.
4. Papin (Denis), sa vie et son œuvre (1647-1714), par M. le baron *Ernouf*, 459.
4. 5. Paris politique, son caractère, son histoire, son état actuel, par M. le vicomte A. de *Rupemont*, 219.
4. 5. R. Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, par M. Maxime Du *Camp*, 220.
4. Patriotisme du clergé catholique et des ordres religieux pendant la guerre de 1870-1874, par M. H. R. *Blandeau*, 58.
- \*. Pèlerins (les) belges à Paray-le-Monial, par M. Guill. *Lebrocqy*, 224.
4. 5. Pensées de *Pascal*, publiées d'après le texte authentique et le seul vrai plan de l'auteur, avec des notes philosophiques et théologiques et une notice biographique, par M. l'abbé V. *Rocher*, 64.
5. 6. Philosophie de David Hume, par M. G. *Compayré*, 462, 488.

4. Piémontais (les) à Rome, lettres recueillies et éditées par M. Henry *d'Ideville*, 226.
- Y. Pierrerue (le marquis de), par M. Ferdinand *Fabre*, 384.
- A. Poëme (le) de Rome, par M. le comte *Lafond*, 461.
- M. Poëmes (les) de la Vierge, par Mme F. *Ducros d'Allegret*, 228.
4. Poëmes de Provence, par M. *Aicard*, 462, 492.
- †. Praxis recollectionis menstruæ, seu Meditationes et lectiones piæ sacerdotibus ad instituendam recollectionem menstruam utiles, auctore F.-X. *Schouppe*, 394.
- \*. Prières à la Vierge d'après les manuscrits du moyen âge, les liturgies, les pères, etc., par M. Léon *Gautier*, 343.
2. Principes d'agriculture appliqués aux diverses parties de la France, par M. Louis *Gossin*, 185.
5. 6. Principes du droit public, par M. l'abbé Eugène *Grandclaude*, 63.
- †. Principes de théologie mystique, à l'usage des confesseurs et des directeurs des âmes, par le P. *Séraphin*, 344.
- †. Promptuarium ecclesiasticum super passione Christi Domini ex Scriptura et patribus; opus..... perutile iis sancti Evangelii proconibus qui Dominicæ passionis devotionem in fidelium cordibus excitare peroptant, cura et studio R. P. *Seraphim a Corde Jesu*, 229.

**R.**

4. Rameur (le) de galères, épisode de la vie de saint Vincent de Paul, par M. Raoul de *Navery*, 393.
- A. Récits historiques et légendaires de la France, 277.
4. \*. Recueil de cantiques en l'honneur du sacré-cœur de Jésus, solos, duos et chœurs, avec accompagnement d'orgue, paroles du P. *Chevalier*, musique de M. Jean *Arnaud*, 294.
4. Rêves et devoirs, par M. Ch. *Froment*, 462, 487.

**S.**

4. Salm-Salm (la princesse Agnès de) au Mexique en 1867, ses souvenirs sur la chute et la fin de Maximilien I<sup>er</sup>, mis en français pour la première fois, par M. Philippe de *Toulza*, 484.
4. 5. Savonarole (Jérôme) et son temps, d'après de nouveaux documents, par Pasquale *Villari*; traduit de l'italien, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Gustave *Gruyer*, 232.
4. 5. Scudery (Mlle de), sa vie et sa correspondance, avec un choix de ses poésies, par MM. *Rathery* et *Boutron*, 462, 492.
- \*. Secret (le grand) du salut, ou l'Art de bien prier, par M. l'abbé P. *Brevet*, 450.
5. Sens (le bon) social, études de politique rationnelle, par M. Antoine *Mollière*, 47.

4. Souvenirs de ma jeunesse, par A. *Gratry*, 240.
4. 5. Souvenirs du règne de Louis XIV, par M. le comte Gabriel-Jules de *Cosnac*, 317.

T.

4. Terre (la) et les mers, ou Description physique du globe, par M. Louis *Figuier*, ouvrage contenant 482 vignettes, par MM. Karl *Girardet*, *Lebreton*, etc., 467.
3. 4. Terre-Sainte (la) illustrée de 60 sujets à deux teintes d'après les dessins des frères *Haghe*, représentant les vues principales des lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ ou célèbres dans l'histoire de la foi; — nouvelle édition, enrichie d'une carte de la Palestine, revue et corrigée, par M. l'abbé *Duray*, 321.
- †. *Theologia universalis Thomæ ex Charmes*, variis tractatibus et additionibus locupletata, et ad hodiernum sacræ scientiæ statum adducta, studio et opera professorum seminarii S. Deodati, 245.
- †. *Thesaurus sacerdotalis in usum pie precandi, seu Preces, orationes, mentis elevationes, ex SS. patribus lectissimisve libris decerptæ, atque in ordinem digestæ, accurante presbytero V. Postel*, 68.
- A. Touriste et pèlerin. — Chartres, Auray, le Morbihan, Lourdes, la Garde, la Salette, les Pyrénées, les Alpes, Paray-le-Monial, par M. Gabriel de *Reugny d'Hugerue*, 224.
5. Traditions (les) nationales, par M. André *Barbes*, 393.
4. Traheç (Armelle), par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 152.
3. 4. Traité de zoologie élémentaire, à l'usage des établissements d'instruction, par M. le docteur *Th. Olivier*, 470.

U.

- Y. Union générale, dans le clergé séculier, du sacerdoce et du mariage, par M. l'abbé *Caillet*, 161.

W.

- Y. Vatican (le) et les arméniens, 161.
4. \*. Veuves (les) et la charité. — L'OEuvre du Calvaire et sa fondatrice, par M. l'abbé *Chaffanjon*, 69.
3. 4. †. Vie de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, par M. *Faillon*, 157.
- \*. Vie de sainte Elisabeth de Hongrie, par *Mary*; — suivie de la Vie du B. Thomas Hélye, aumônier de saint Louis, par Mme la comtesse de *Chabannes*, 247.
- \*. Vie de saint Joseph d'après Anne-Catherine Emmerich, avec des considérations pratiques et des prières, par M. l'abbé C.-F. *Fouet*, 474.

- \*. Vie de saint Joseph, par le P. Bouvy, 474.
- \*. Vie du B. Thomas Hélye, aumônier de saint Louis, par Mme la comtesse de Chabannes, 247.
- A. Vie du frère Philippe, supérieur général de l'institut des frères des écoles chrétiennes, par M. Poujoulat, 323.
- \*. Vie du P. Balhazar Alvarez, de la compagnie de Jésus, par le vénérable P. Louis Du Pont; traduite en français par le P. Marcel Bouix, 399.
- A. Vie du vénérable J.-B. de la Salle, fondateur de l'institut des frères des écoles chrétiennes, suivie de l'histoire de cet institut jusqu'à 1734, par un frère des écoles chrétiennes, 452.
- \*. Vie (la) et les œuvres du vénérable serviteur de Dieu Pierre Coural, prêtre du diocèse de Montpellier, fondateur de la solitude de Nazareth, par M. l'abbé D. Coural, 72.
- 4. \*. R. Vierges martyres (les), suivies d'un appendice sur la condition matérielle, morale, religieuse et sociale de la femme avant Jésus-Christ, par M. l'abbé Martin, 74.
- †. Vindiciæ Balleriniæ, seu Gustus recognitionis Vindiciarum Alphonsianarum, 473.
- 4. \*. Voies (les) de la Providence, par Mme de Rycker (Marie Valknære), 476.
- 4. \*. Voix (les) sacrées, répertoire de 30 morceaux de musique religieuse à une, deux, trois, quatre voix, avec accompagnement d'orgue, à l'usage des paroisses et des maisons d'éducation, par M. Félix Clément, 294.
- 5. Vrai (le) et le faux en matière d'autorité et de liberté, d'après la doctrine du Syllabus, par le P. At, 405.

X.

- 4. 5. Xénophon, son caractère et son talent, étude morale et littéraire, par M. Alfred Croiset, 462, 488.
-



III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

**A.**

- Achille de la Miséricorde* (le frère) : l'Enfant de chœur-organiste, 34.  
*A corde Jesu* (Seraphim), Voir SÉRAPHIM.  
*Aicard* : Poèmes de Provence, 462, 492.  
*Alleau* (l'abbé Th.) : Lecture sur le baptême, 371.  
*Allegret* (Mme F. Ducros d') : les Poèmes de la Vierge, 228.  
*Ambroise de Bergerac* (le P.), Voir BERGERAC.  
*Arneth* (le chevalier Alfred d') : Marie-Antoinette, correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, etc., 48, 421.  
*Arnoud* (Jean) : Recueil de cantiques en l'honneur du sacré-cœur de Jésus, par le P. Chevalier (musique), 294.  
*At* (le P.) : le Vrai et le faux en matière d'autorité et de liberté, 405.

**B.**

- Baleck-Lagarde* : Monsieur Castillon, 277. — Ce qu'on voit en Gascogne, *ibid.* — Les Débuts de Justin, *ibid.* — Des marais aux dunes, *ibid.* — Les Dîners de Saint-Blancard, *ibid.*  
*Barbes* (André) : les Traditions nationales, 393.  
*Baret* (Eugène) : Œuvres dramatiques de Lope de Véga, 164, 485.  
*Belot* (É.) : Histoire des chevaliers romains, 464, 478.  
*Bergerac* (le P. Ambroise de) : le Guide des adolescents avant et après la première communion, 293.  
*Bernard-Derosne* (Charles) : la Femme du docteur, par Miss Braddon (trad.), 209.  
*Bernardin de Saint-Pierre*, Voir SAINT-PIERRE.  
*Besson* (l'abbé) : le Sacré-Cœur de l'Homme-Dieu, 53.  
*Beugny d'Hagerue* (de), Voir HAGERUE.

- Blandeau* (H.-R.) : Patriotisme du clergé catholique et des ordres religieux pendant la guerre de 1870-1871, 58.  
*Blot* (le P.) : les Auxiliatrices du purgatoire, 378.  
*Boissonas* (Mme B.) : une Famille pendant la guerre (1870-1871), 462, 491.  
*Bonhomme* (Honoré) : Correspondance inédite du chevalier Daydie, 442.  
*Bossert* (A.) ; la Littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique, 463, 482. — Goethe, ses précurseurs et ses contemporains, *ibid.* — Goethe et Schiller, *ibid.*  
*Bossuet* : Discours sur l'histoire universelle, avec une préface par M. Poujoulat, illustr. par M. V. Foulquier. 496. — Oraisons funèbres, avec des notices par M. Poujoulat, eaux fortes par M. V. Foulquier, 497.  
*Bougaud* (l'abbé Em.) : le Christianisme et les temps présents, 25. — Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie, 368.  
*Bouix* (le P. Marcel) : Vie du P. Balthazar Alvarez, par le P. Louis Du Pont (trad.), 399.  
*Bousquet* (J.) : Blanda, 404.  
*Boutron* : Mlle de Scudery, sa vie et sa correspondance, avec un choix de de ses poésies, 462. 492.  
*Bouvy* (le P.) : Vie de saint Joseph, 471.  
*Braddon* (Miss) : la Femme du docteur. 209.  
*Brevet* (l'abbé P.) : le grand Secret du salut, 450.  
*Brugalé* (l'abbé) : Cours complet d'instruction pour la retraite et pour le jour d'une première communion, 357.

**C.**

- Caillet* (l'abbé) : Union générale, dans le clergé séculier, du sacerdoce et du mariage, 464.

- Chabannes* (la comtesse de) : Vie du B. Thomas Hélye, 247.  
*Chaffanjon* (l'abbé) : les Veuves et la charité, 69.  
*Champeau* (le P.) : Fabliaux à l'usage des enfants, 361.  
*Charmes* (Thomas ex.) : *Theologia universalis*, 245.  
*Chawlin* (G.) : l'Ouvrier, ses devoirs et ses droits, 382.  
*Chevalier* (le P.) : Recueil de cantiques en l'honneur du sacré-cœur de Jésus, 294.  
*Claessens* (le chanoine P.) : Excursion à Rome, 207.  
*Clément* (Félix) : Harmonies pieuses, 294. — Les Voix sacrées, *ibid.*  
*Compayré* (G.) : Philosophie de David Hume, 162, 188.  
*Conny* (Mgr. de) : les Cérémonies de l'Eglise expliquées aux fidèles, 197.  
*Cosnac* (le comte Gabriel Jules de) : Souvenirs du règne de Louis XIV, 317.  
*Coste* (le P.) : la Marguerite des Marguerites, 47.  
*Coural* (l'abbé D.) : la Vie et les œuvres du vénérable serviteur de Dieu Pierre Coural, 72.  
*Croiset* (Alfred) : Xénophon, son caractère et son talent, 162, 188.

**D.**

- Dantier* (Alphonse) : l'Italie, 164, 181.  
*Darras* (l'abbé J.-E.) : les Catacombes de Rome et la doctrine catholique, par dom Maurice Wolter (introd.), 350.  
*Daydie* (le chevalier) : Correspondance inédite, publiée par M. Honoré Bonhomme, 112.  
*Dehaut* (l'abbé) : Divinité de Jésus-Christ, 358.  
*Deidier* (l'abbé Xavier) : Jésus-Christ dans le plan divin de la rédemption, par l'abbé Louis-Marie Pin, 306.  
*Deleval* (le P.) : Cantiques pour l'aveugle, la Noël et autres fêtes de l'année, mis en musique, 294. — Cantiques de saint Alphonse de Liguori, traduits par le P. Hayois (musique), *ibid.*  
*Du Camp* (Maxime) : Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, 220.  
*Ducros d'Allegret* (Mme F.), Voir ALLEGRET.

- Du Pont* (le P. Louis) : Vie du P. Balthazar Alvarez, 399.  
*Duray* (l'abbé) : la Terre-Sainte illustrée d'après les dessins des frères Haghe, 321.

**E.**

- Eicher* (l'abbé J.) : Cours supérieur d'instruction religieuse, par Mgr Martin, 442.  
*Ernouf* (le baron) : Denis Papin, sa vie et son œuvre, 459.  
*Eschenauer* : la Morale universelle, 162, 189.

**F.**

- Fabre* (Ferdinand) : le marquis de Pierrerie, 384.  
*Faillon* (l'abbé) : Vie de M. Olier, 157.  
*Fénelon* : Aventures de Télémaque, 196.  
*Feugère* (Gaston) : Erasme, étude sur sa vie et ses ouvrages, 285.  
*Feyens* (J.-B.) : Aux hommes indifférents en matière religieuse, 102.  
*Figuier* (Louis) : la Terre et les mers, 467.  
*Fleuriot* (Mlle Zénaïde) : Armelle Trahec, 152. — La Clef d'or, 199. — En congé, 450.  
*Fouet* (l'abbé C.-F.) : Vie de saint Joseph d'après Anne-Catherine Emmerich, 471.  
*Foulquier* (V.) : Aventures de Télémaque, par Fénelon (grav.), 196. — Caractère de La Bruyère (grav.), *ibid.* — Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet (grav.), 197. — Oraisons funèbres de Bossuet (grav.), *ibid.*  
*Franciosi* (le P. Xavier de) : Notions doctrinales et pratiques sur la dévotion au sacré-cœur de Jésus, 53.  
*Froment* (Th.) : Rêves et devoirs, 162, 187.

**G.**

- Gautier* (Léon) : Prières à la Vierge d'après les manuscrits du moyen âge, 313.  
*Gazan de la Peyrière*. Voir LA PEYRIÈRE.  
*Geoffroy* (A.) : Marie-Antoinette, correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, etc., 48, 421.  
*Gidel* (Charles) : les Français du XVII<sup>e</sup> siècle, 119.

- Giovannini* (A.) : de Divinitate et canonicitate sacrorum bibliorum, auctore J. F. Marchini (editio nova), 448.
- Girardel* (Karl) : la Terre et les mers, par M. Louis Figuier (vignettes), 467.
- Girardin* (J.) : les braves Gens, 162, 491.
- Glaire* (l'abbé J. B.) : les Livres saints vengés, 374.
- Gossin* (Louis) : Manuel élémentaire classique d'agriculture, d'arboriculture et de jardinage, 485. — Principes d'agriculture appliqués aux diverses parties de la France, *ibid.*
- Grandclaude* (l'abbé Eugène) : Principes de droit public, 63.
- Gratry* (A.) : Méditations inédites, 240. — Souvenirs de ma jeunesse, *ibid.*
- Grave-Hellin* (Félix de) : Histoire du très-saint sacrement de Miracle, 245.
- Gruyccr* (Gustave) : Jérôme Savonarole et son temps, par Pasquale Villari (trad.), 232.
- Guillebert* (Louis) : la France, le pape et l'Allemagne, 420.
- Guillemin* (Alexandre) : Jeanne d'Arc l'épée de Dieu, 429.
- Guillois* (l'abbé) : Abrégé du catéchisme historique, dogmatique et moral, 496.
- Guizot* : l'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits enfants, 122.

III.

- Hagerue* (Gabriel de Beugny d') : Touriste et pèlerin, 224.
- Haghe* (les frères) : la Terre-Sainte illustrée, 324.
- Hayoïs* (le P.) : Cantiques de saint Alphonse de Liguori (trad.), 294.
- Héricault* (Ch. d') : les Cousins de Normandie, 445.
- Houssaye* (Henri) : Histoire d'Alcibiade et de la république athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans, 464, 484.
- Hugues* (Edmond) : Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, 464, 478.

II.

- Idcville* (Henry de) : les Piémontais à Rome, 226.

L.

- La Bruyère* : les Caractères, illustr. par M. V. Foulquier, 496.
- La Diriays* (l'abbé Legeard de) : le Prophète Isaïe traduit en vers français, 484, 457.
- Lafond* (le comte) : le Poème de Rome, 464.
- La Grangère* (Mlle A. Durand de) : Bonheur de la vie, 406.
- Lamartine* (Mme Valentine de) : Correspondance de Lamartine, 434.
- La Miséricorde* (le frère Achille de), Voir ACHILLE.
- Lamy* (l'abbé T.-J.) : les Apôtres, 427.
- Lanfrey* (P.) : Histoire politique des papes, 298.
- Langlois* (S.) : Jeanne d'Arc l'épée de Dieu, par MM. Alexandre Guillemin et A. Rastoul (illustr.), 429.
- La Peyrière* (le comte et le vicomte Gazan de) : le Catholicisme et la France, 407.
- Latour* (Antoine de) : Œuvres dramatiques de Calderon, 464, 485.
- Lebreton* : la Terre et les mers, par M. Louis Figuier (vignettes), 467.
- Lebrocqy* (Guil.) : Excursion à Rome, par M. le chanoine P. Claessens (trad.), 207; — les Pèlerins belges à Paray-le-Monial, 224.
- Legeard de la Diriays*, Voir LA DIRIAYS.
- Le Page* (Mme S.) : Histoire des Français dans l'Inde, par le lieutenant-colonel Malleson (trad.), 438.
- Lescure* (de) : Henri IV, 463, 478.
- Liguori* (saint Alphonse de) : Cantiques, 294.
- Longeville* (Gustave de) : le Libre-Penseur solidaire, 373.
- Lubomirski* (le prince Joseph) : un Nomade (Safar-Hadgi), 247.

III.

- Mackau* (la baronne de) : Ce que disent les champs, 493.
- Malleson* (le lieutenant-colonel) : Histoire des Français dans l'Inde depuis la fondation de Pondichéry jusqu'à la prise de cette ville (1674-1761), 138.
- Marchini* (J. F.) : de Divinitate et canonicitate sanctorum bibliorum, 448.
- Maréchal* (Mlle Marie) : Béatrix, 273.

*Mareschal-Duplessis* : nouvel Atlas de géographie pratique, 270.  
*Marie (A.)* : En congé, par Mlle Zénaïde Fleuriot (vignettes), 450.  
*Marie-Edmée* : Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, 463, 493.  
*Martin (Mgr)*, évêque de Paderborn : Cours supérieur d'instruction religieuse, 442.  
*Martin (l'abbé F.)* : les Vierges martyres, 74.  
*Martin (l'abbé J.-B.)* : nouveaux Classiques latins tirés des Mélanges littéraires de l'abbé Gorini, 284.  
*Mary* : Vie de sainte Elisabeth de Hongrie, 247.  
*Matignon (le P.)* : Conférences de Notre-Dame de Paris, avert 1873, 204.  
*Méneval (Mgr de)* : le Concordat de 1804, 353.  
*Michel (L.-C.)* : la Colonie de Cîteaux, 409.  
*Moigno (l'abbé)* : la Chaleur mode de mouvement, par John Tyndall (trad.), 23.  
*Mollière (Antoine)* : Le Bon-Sens social, 47.  
*Monier (l'abbé)* : nouveaux Classiques latins tirés des Mélanges littéraires de l'abbé Gorini, 284.  
*Mouzé (l'abbé A.)* : le Guide des gens de travail pour être heureux dans ce monde et dans l'éternité, 424.

**N.**

*Navery (Raoul de)* : le Rameur de galères, 393.  
*Neuville (A. de)* : l'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789 racontée à mes petits enfants, par M. Guizot (illust.), 422.

**O.**

*Olivier (le docteur Th.)* : Traité de zoologie, 470.

**P.**

*Picot (Georges)* : Histoire des états généraux, 463, 477.

*Pin (l'abbé Louis-Marie)* : Jésus-Christ dans le plan divin de la rédemption, 306.  
*Piques (l'abbé)* : Essai sur la méthode et les fondements de la philosophie, 447.  
*Postel (l'abbé V.)* : Thesaurus sacerdotalis, 68.  
*Poujoulat* : Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet (préface), 196. — Lettres choisies de Mme de Sévigné (notice), 197. — Oraisons funèbres de Bossuet (notices), *ibid.* — Vie du frère Philippe, 323.  
*Protois (l'abbé Félix)* : Nations catholiques et nations protestantes, 377.

**R.**

*Rastoul (A.)* : Jeanne d'Arc l'épée de Dieu, 429.  
*Rathery* : Mlle de Scudery, sa vie et sa correspondance, avec un choix de ses poésies, 462, 492.  
*Ravelet (Armand)* : Histoire du vénérable Jean-Baptiste de la Salle, 452.  
*Raynal (F.-E.)* : les Naufragés, ou Vingt mois sur un récif des îles Auckland, 462, 490.  
*Ribbe (Charles de)* : les Familles et la société en France avant la révolution, 37.  
*Roblot (Ch.)* : Histoire littéraire, galerie des écrivains, 43.  
*Rocher (l'abbé V.)* : Pensées de Pascal publiées d'après le texte authentique et le seul plan de l'auteur, 64.  
*Rocquain (Félix)* : l'Etat de la France au 18 brumaire, 288.  
*Rodière (A.)* : les grands Jurisconsultes, 308.  
*Rupemont (le vicomte A. de)* : Paris politique, 219.  
*Rycker (Mme de)*, les Voies de la Providence, 476.

**S.**

*Saint-Pierre (Bernardin de)* : Etudes de la nature, 36.  
*Sarti (Augustin)* : le Jardin potager et la basse-cour du curé et de l'instituteur rural, 441.  
*Sauzay (Jules)* : Histoire de la persécution révolutionnaire dans le dé-

partement du Doubs, de 1789 à 1804, 427, 463, 483.

*Schoupe* (le P. F.-X.) : Praxis recollectionis menstruæ, 391.

*Seraphin* (le P.) : Principes de théologie mystique, 314.

*Seraphin a Corde Jesu* : Promptuarium ecclesiasticum super passione Christi Domini ex Scriptura et patribus, 229.

*Sévigné* (Mme de) : Lettres choisies, avec une notice par M. Poujoulat, eaux fortes par M. V. Foulquier, 497.

*Sincère* (Vincent) : respectueuse Exposition et supplication à l'épiscopat prussien, parole de conciliation, 464.

*Soullié* (P.) : le Prophète Isaïe traduit en vers français, avec la collaboration de feu M. l'abbé L. Legeard de la Driays, 484, 457.

**T.**

*Téram* (Mme A.) : le Cadeau de noce, 49.

*Thomas ex Charmes*, Voir CHARMES.

*Tissot* (le P.) : l'Education dans la famille et dans les écoles, 446.

*Toulza* (Philippe de) : la Princesse

*Agnès de Salm-Salm au Mexique* en 1867, 464.

*Tyndall* (John) : la Chaleur mode de mouvement, 23.

**V.**

*Venet* : Guillaume le réfractaire, 363.  
*Verniolles* (l'abbé J.) : Histoire abrégée de la littérature grecque, 450.

*Villari* (Pasquale) : Jérôme Savonarole et son temps, 232.

*Villoresi* (S.) : de Divinitate et canonicitate sacrorum bibliorum, auctore J. F. Marchini (editio nova), 448.

*Viot* (Richard) : les quatre derniers Papes et Rome durant leur pontificat, par le cardinal Wiseman (trad.), 444.

**W.**

*Wiseman* (le cardinal) : les quatre derniers Papes et Rome durant leur pontificat, 444.

*With* (Emile) : l'Ecorce terrestre, 467.

*Wolter* (dom Maurice) : les Catacombes de Rome et la doctrine catholique, 350.